

REPORTAGES DE GUERRE

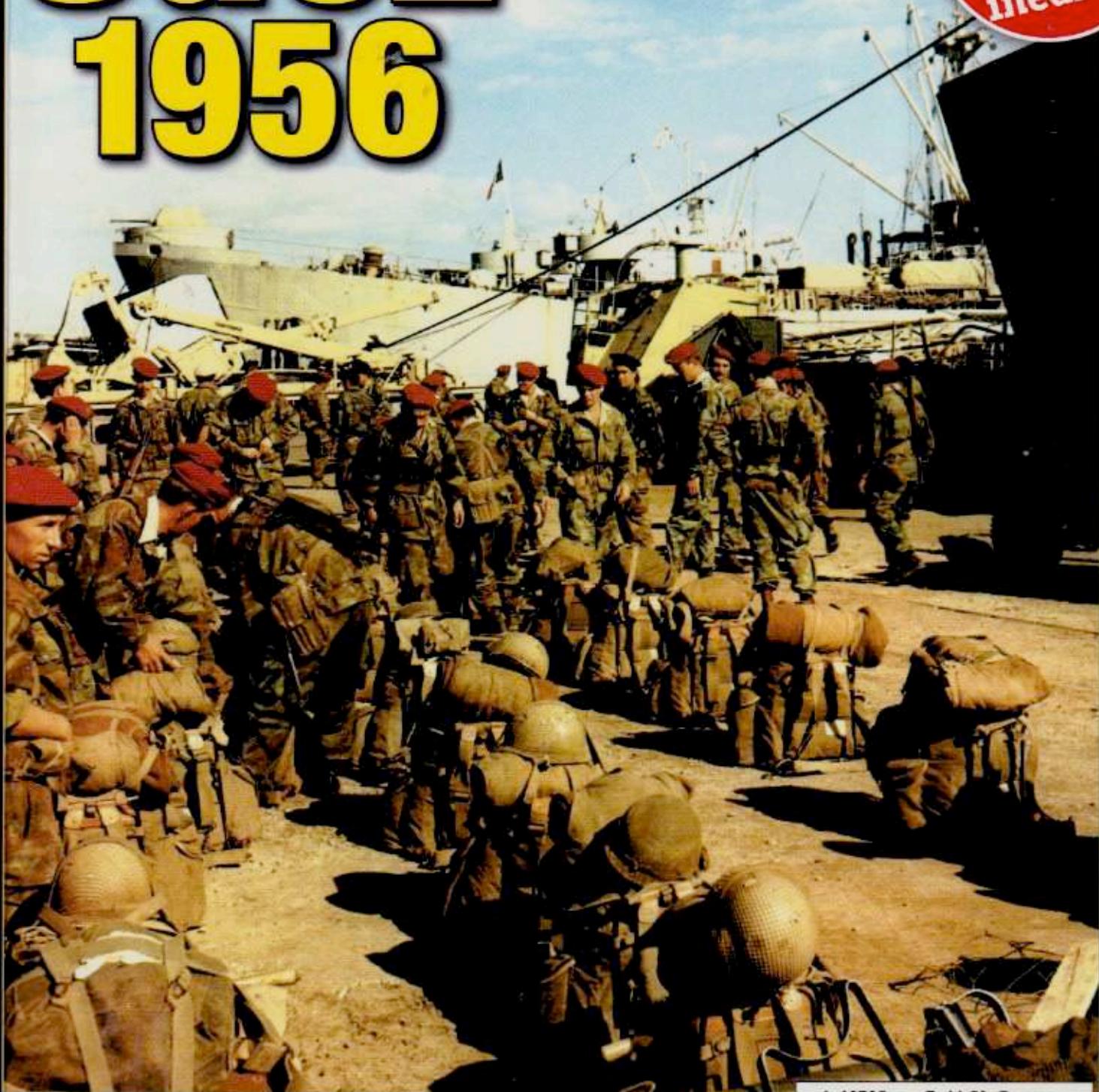
Photos inédites des conflits du XX^e siècle

TRIMESTRIEL
JUIL. AOÛT SEPT. 2015

N°14

SUEZ 1956

+ de
100
photos
inédites



Belgique, Italie, Luxembourg, Portugal : 12,50 € - Canada : 15,50 C\$

L 16705 - 14 - F: 11,50 € - RD



Édité par Regi'Arm
43 bis rue Cronstadt
75015 Paris
Tél. : 01 45 32 54 00
Fax : 01 45 32 59 00
e-mail : gda3lib@wanadoo.fr

Directeur de la Publication
C. Dupont

Directeur de la rédaction
Bertrand Sorlot

Rédacteur en chef
Laurent Berrafato
reportagesdeguerre@orange.fr

Maquette
Jpex Team
jpex@neuf.fr

Service publicité
Tél. : 01 45 32 60 50
gda3pub@wanadoo.fr

Administration
Comptabilité
Abonnements
Blandine Salichon
Tél. : 01 45 32 60 26

Distribution MLP

Numéro de commission paritaire
En cours

Dépôt légal
3^e trimestre 2015

Impression
Monterreina

Service diffusion
2C. consulting
Tél. : 01 49 44 05 49
chavaudra@yahoo.fr (à usage exclusif du réseau des diffuseurs de presse)

Distributeur pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
9, av. Van Kalken
1070 Bruxelles
Tél. : 02/555 02 17

Copyright 2015. Reproduction interdite sans accord préalable.

Les manuscrits et documents ne sont pas retournés (sauf sur demande particulière de l'auteur). Les auteurs sont responsables des opinions émises dans leurs articles de même que les annonceurs le sont de leur publicité. La reproduction des textes, dessins et photographies publiées dans ce numéro est interdite. Ils sont la propriété exclusive d'Uniformes qui se réserve tous droits de reproduction dans le monde entier.



ÉDITO

Port-Saïd, un saut vers le futur ?

Il y aura bientôt soixante ans, la crise de Suez ébranlait le monde dans un climat particulièrement tendu de guerre froide, illustrant les nouveaux rapports de force de l'après-guerre, la fin de l'ère coloniale et la primauté de la dissuasion nucléaire, qui se confirmera six ans plus tard avec la crise de Cuba.

De nombreux ouvrages ou publications ont décortiqué cette crise, mettant particulièrement en lumière les facteurs qui ont transformé un succès tactique en défaite stratégique. Certains y ont vu également les prémisses des opérations extérieures à venir, comme Kolwezi pour la France, ou la guerre des Falklands (Malouines) pour la Grande Bretagne.

Dans ce numéro de « Reportages de guerre », les auteurs se sont efforcés, avec succès, de donner une vision globale de cette crise, de la genèse au retrait et à l'intervention de l'ONU, sans oublier de se pencher sur l'aspect tactique, trop souvent oublié au profit des considérations géopolitiques.

Avec de nombreux documents, souvent inédits, parfois très personnels, des témoignages simples et sincères, ils rendent aux acteurs de terrain, pour beaucoup des appelés, dont ceux du 2^e RPC, certes aguerris par les opérations d'Afrique du nord mais manquant d'expérience dans le domaine des opérations aéroportées de grande ampleur, la part de mérite qui leur revient. Le témoi-

gnage de l'un d'eux illustre bien l'état d'esprit qui régnait jusqu'au moment fatidique du « GO » :

« 7 h 15 : Dans quelques minutes, c'est le saut. Assis sur la banquette du Nord 2501, comme une trentaine de paras de la 1^{re} compagnie du 2^e régiment de parachutistes coloniaux, on se regarde, on échange des clins d'œil, mais ça cogite dur sous le casque lourd.

Nous sommes, presque tous, des appelés de la classe 55/2B, en Algérie depuis un an. Le djebel, le crapahut, les accrochages, les morts, les blessés, tout cela on connaît. Mais, à cet instant précis, c'est le passage de la portière, le saut vers l'inconnu... ».

Tous peuvent, à juste titre, être fiers de leur action, même si des considérations qui les dépassaient ont contribué à laisser, aux yeux de l'opinion publique, le souvenir d'un échec cinglant. Ils ont écrit les pages de la première opération interalliée depuis la fin de la guerre et de son volet aéroporté, préfigurant ainsi, par bien des aspects, les interventions modernes que nous connaissons depuis.

Général (2s)
Jean-Constant Brantschen
Ancien chef de corps
du 2^e RPIMA (1992-1994)
Président de l'Amicale
des Anciens du 2^e RPIMA

1 Témoignage de Marc Domarchi, parachutiste de la 1^{re} compagnie du 2^e RPC

SOMMAIRE

SUEZ 1956

Sous la direction de Paul Villatoux et Mark Bruschi

I/ GENÈSE ET PLANIFICATION

-
- 4 La nationalisation du canal de Suez
 - 9 Le plan « Mousquetaire »
 - 13 « Mousquetaire révisé » et l'implication d'Israël

II/ LES PREMIERES PHASES DE L'OPERATION

-
- 16 Logistique et moyens engagés
 - 24 L'opération « Archer »
 - 30 La bataille aérienne

III/ LE SAUT SUR PORT-SAÏD

-
- 32 Derniers préparatifs
 - 39 La conquête de la rive africaine du Canal

IV/ LE SAUT SUR PORT-FOUAD ET LE DEBARQUEMENT DU 6 NOVEMBRE

-
- 46 La conquête de la rive orientale du canal
 - 52 L'échec des pourparlers
 - 53 L'opération amphibie

V/ DU CESSEZ-LE-FEU AU REMBARQUEMENT

-
- 52 L'occupation
 - 70 La relève des forces de l'ONU et le rembarquement

EPILOGUE





AVANT-PROPOS

« La guerre la plus courte et peut-être même la plus stupide de l'histoire. » C'est par ces mots que l'historien britannique Alistair Horne conclut son récit de l'expédition franco-britannique sur le canal de Suez. Il est vrai que cette affaire, engagée dans un contexte de grande tension entre l'Est et l'Ouest, fut particulièrement brève - du 29 octobre 1956 à 17 heures au 6 novembre à minuit ! - avant de se solder, en dépit d'une réussite militaire incontestable, par un échec politique et diplomatique majeur pour la France et la Grande-Bretagne, ravalées au rang de puissances moyennes. Pour autant, certains commentateurs estiment que l'intervention sur Suez a permis d'assurer la survie de l'Etat d'Israël et posé les fondations de ses succès militaires futurs, notamment lors de la guerre des Six jours de 1967. Le général Beaufre souligne ainsi à propos de cette dernière : « Nous avons assisté à une réédition de la campagne de 1956, les Israéliens agissant cette fois seuls, mais appliquant avec une maîtrise remarquable tous les enseignements de cette campagne : surprise totale, maîtrise de l'air en un jour, victoire terrestre éclair en deux jours, exploitation profonde et désorganisatrice. Ils réalisaient ainsi un modèle de la "stratégie du fait accompli" rapide, destiné à renverser la situation, à s'assurer un prestige moral incontestable ainsi qu'une carte favorable, avant que l'opinion internationale n'ait pu intervenir. C'est bien ce qu'il eût fallu faire en 1956 si les conceptions britanniques avaient été plus justes... »

Soixante ans après les faits, il nous semble possible de jeter un regard neuf sur cette affaire qui, plutôt que d'être appréhendée comme la fin d'une époque pour les armées françaises et britanniques, peut apparaître au contraire comme le début d'une autre.

En posant de façon aiguë le problème de la projection rapide d'éléments terrestres, aériens et navals à grande distance, l'expédition de Suez ne préfigure-t-elle pas pour les premières l'ère des « opérations extérieures » des années suivantes ? En révélant l'importance de l'opinion publique, des instances internationales et le risque d'enlisement faute de décision rapide, n'a-t-elle pas exercé une profonde influence sur la gestion de l'affaire des Malouines par les secondes ? L'opération sur Suez un « coup d'épée dans l'eau du canal », pour paraphraser le titre d'un ouvrage du diplomate français Jacques Baeyens ? Assurément pas pour peu que l'on veuille bien prendre un peu de recul sur un événement central de l'histoire politico-militaire de l'après-guerre...

Paul Villatoux et Mark Bruschi

Les auteurs tiennent à remercier tout particulièrement :
Le colonel Gérard Hubert et son épouse, François Barnes, Marcel Béhar, Marc Domarchi et Pierre Leulliette (anciens du 2^e RPC), le commandant René Joly (ancien de l'ERA-BETAP) et Georges Faure (ancien du 11^e CHOC) pour leurs témoignages et photos.
Yvon Pinardon, pour la mise à disposition du fonds Salbert.

GENÈSE ET PLANIFICATION

LA NATIONALISATION DU CANAL DE SUEZ

Vaste pays au carrefour de l'Afrique et du Proche-Orient, l'Égypte s'est affranchie de la tutelle britannique en 1922 avec à sa tête le roi Fouad I^e auquel succède son fils Farouk en 1936. La Grande-Bretagne n'en conserve pas moins un certain nombre de prérogatives telles que la protection des étrangers, des minorités, mais aussi et surtout la sécurité du canal de Suez, artère stratégique et économique vitale que les forces anglaises ont victorieusement « défendu » en 1942 contre les Italiens et Rommel. En mai 1948, alors que les Britanniques quittent la Palestine après avoir, un an

plus tôt, évacué Le Caire, Farouk I^e entre en guerre contre le jeune État d'Israël aux côtés de l'Arabie Saoudite, la Jordanie, la Syrie, le Liban et l'Irak. La défaite qu'il subit lui vaut de perdre quelques portions de son territoire mais entraîne également un profond mécontentement au sein d'une société égyptienne où les inégalités sociales sont criantes, la pauvreté endémique et la corruption généralisée à tous les niveaux de l'administration et de l'État.

La situation ne cesse de se dégrader jusqu'au 23 juillet 1952, date à laquelle un groupe d'officiers supérieurs progressistes, le « Comité des officiers libres », s'empare du pouvoir,

contraignant le roi Farouk à l'exil. Après un court intermède, le général Mohamed Neguib, chef des putschistes, cumule bientôt les fonctions de président et de Premier ministre, et nomme le colonel Nasser au poste de ministre de l'Intérieur. Le pays s'oriente vers un régime totalitaire, la constitution étant abrogée et les partis dissous à l'exception de celui du « Groupement de la Libération » qui contrôle toute la vie politique et dont le secrétaire général n'est autre que Nasser. Ce dernier parvient, à l'issue d'une lutte féroce, à faire destituer son rival Neguib entre mars et novembre 1954. Farouche nationaliste, partisan d'une révolution d'inspiration

Port-Saïd au début du XX^e siècle. Au second plan, on aperçoit un vaste bâtiment en pierre grise, de style byzantin, surmonté de trois coupoles et entouré d'un péristyle à deux étages, qui n'est autre que le siège de la Compagnie universelle du canal de Suez. Port-Saïd n'existe pas avant le percement du canal de Suez et sa prospérité est liée à celle de cette grande voie marchande. (Library of Congress)





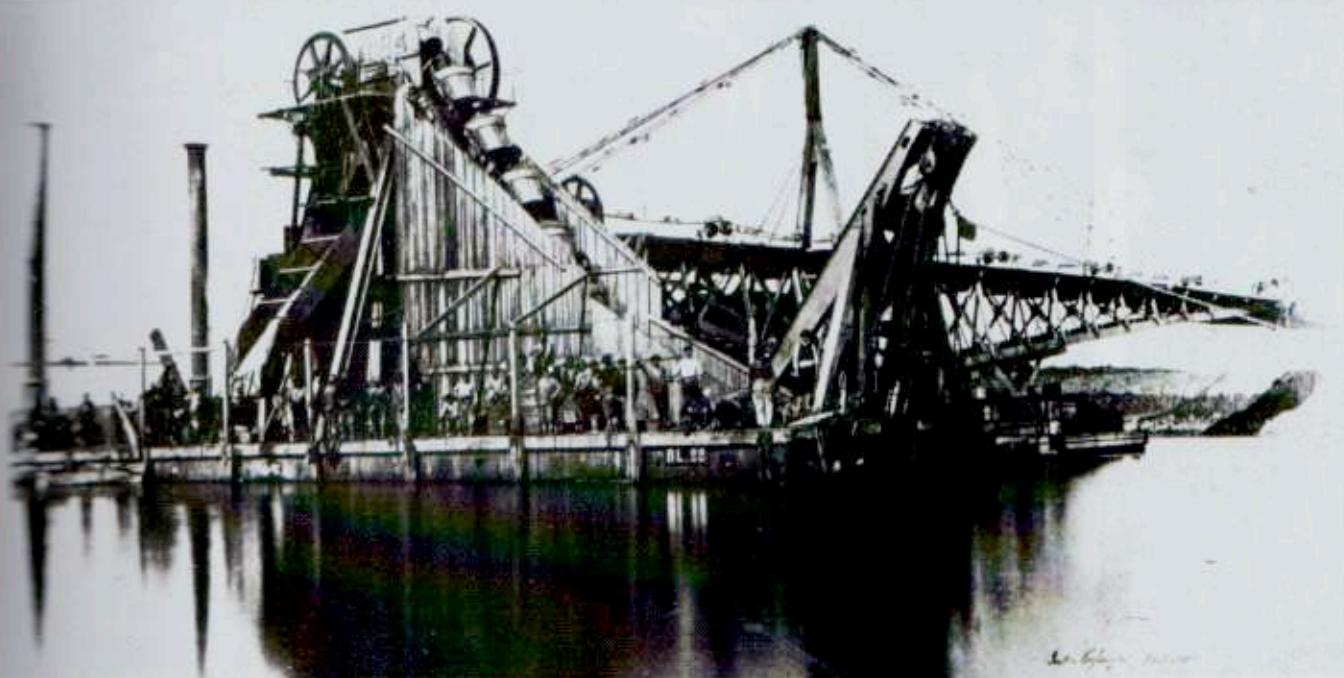
David Ben Gurion, entouré de jeunes soldats de la Haganah dans un camp de Jérusalem en 1948. Fondateur de l'État d'Israël dont il est Premier ministre à partir de 1948, Ben Gurion est aussi le créateur de Tsahal, qui regroupe la Haganah, l'Irgoun et le Lehi. (Library of Congress)

« socialiste » et animé par de profonds sentiments panarabes et anticolonialistes, le Rais – comme il aime se faire appeler – a pour ambition de restaurer la grandeur passée de la nation égyptienne. Il s'im-

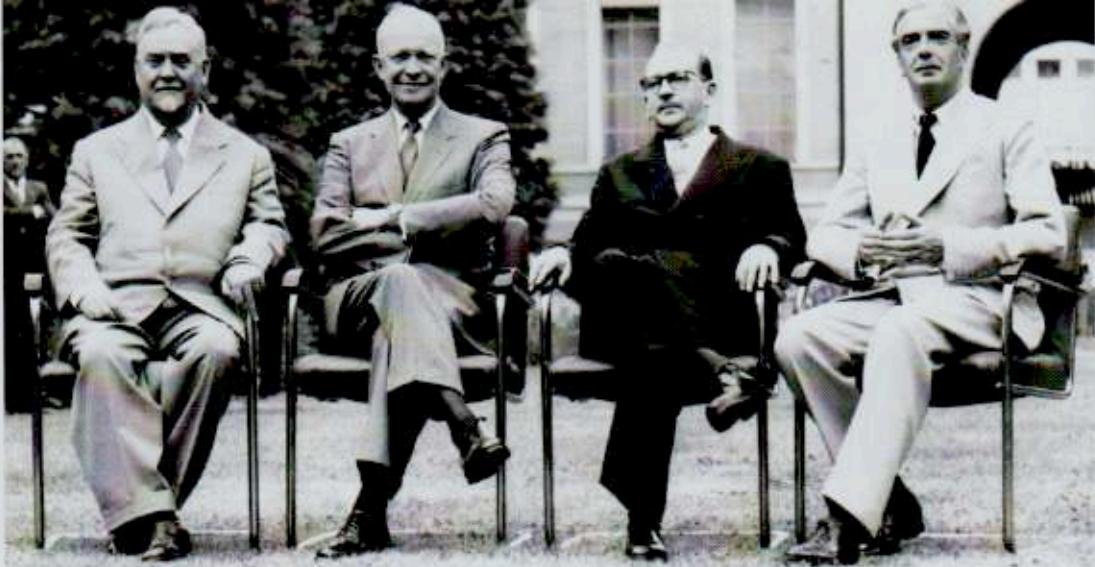
pose ainsi comme un des acteurs majeurs de la conférence de Bandoeng d'avril 1955 qui donne naissance au mouvement des « non-alignés », une sorte « d'internationale des pauvres » comme il la qualifie

non sans ironie. Au lendemain de l'accord anglo-égyptien du 27 juillet 1954 prévoyant l'évacuation par les troupes britanniques de la zone du canal de Suez avant deux ans, Nasser prend peu à peu ses distances

Le percement du canal de Suez, long de 161,5 km, aura demandé dix ans de travaux, financés par la Compagnie universelle du canal maritime de Suez, créée le 15 décembre 1858 par le diplomate français Ferdinand de Lesseps. Sur cette photo, des ouvriers égyptiens travaillent sur une drague pendant la construction. (Library of Congress)



Réunion des quatre « Grands » à Genève en juillet 1955 : le maréchal soviétique Boulganine, le président américain Eisenhower, le président du Conseil français Edgar Faure et le Premier ministre britannique Anthony Eden. Un nouvel « esprit de Genève », marqué par la « coexistence pacifique » entre les deux blocs, semble alors émerger. (Library of Congress)



avec les puissances occidentales. Il s'oppose ainsi à la mise en place du Pacte de Bagdad voulu par les Américains et les Anglais en vue d'associer les pays du Moyen-Orient à leur système de défense collectif et ainsi contenir l'influence de l'Union soviétique. En outre, les achats d'armes d'Israël auprès de la France et l'échec des négociations entamées par l'Égypte avec les États-Unis poussent Nasser, en septembre 1955, à passer un accord avec l'URSS qui s'engage à fournir un armement conséquent devant transiter par la Tchécoslovaquie, histoire de sauver les apparences... En mai de l'année suivante, le Raïs s'autorise même une nouvelle

provocation en décidant de reconnaître la Chine populaire. Le canal de Suez, axe de communication économique essentiel depuis son ouverture en 1869 permettant au commerce maritime d'éviter le contournement de l'Afrique, reste cependant sous le contrôle de la Compagnie universelle du canal, une société mixte à capitaux en majorité anglais et français qui garantit son statut international et sa libre circulation. Or, Nasser n'est guère disposé à tolérer encore bien longtemps ce qu'il considère comme une enclave étrangère sur son territoire, alors même que la situation économique de l'Égypte s'avère particulièrement préoccupante avec

seulement 5 % de terres cultivables – celles qui bordent le Nil –, pour une population de près de 24 millions d'habitants qui a connu un taux d'accroissement de 34 % en vingt ans. Le fleuve autour duquel s'est développée une des plus anciennes civilisations de l'humanité joue en effet un rôle vital pour l'agriculture nationale mais ses crues restent aléatoires et irrégulières. Aussi le leader tiers-mondiste souhaite-t-il relancer l'idée déjà ancienne de construction d'un barrage sur le haut cours du Nil, à Assouan, qui permettrait d'accroître dans de considérables proportions les capacités d'irrigation qu'apporte l'ouvrage d'art du même type

Signature de l'accord anglo-égyptien sur l'évacuation dans les vingt mois des troupes britanniques de la zone du canal de Suez, le 27 juillet 1954. Les accords sont paraphés par Nasser et Anthony Nutting, alors ministre d'Etat au Foreign Office. (Library of Congress)



Half-Track du corps des Transmissions de l'armée israélienne patrouillant le long de la frontière entre l'État hébreu et l'Égypte, en novembre 1955. En but aux attaques des Fedayins, Tsahal intensifie ses raids de représailles et s'empare de la zone de démilitarisée d'El-Auja. (Library of Congress)



inauguré en 1902, mais aussi de fournir l'énergie électrique indispensable à l'industrialisation du pays.

Dans un premier temps, Nasser se tourne presque naturellement vers les grandes puissances occidentales afin de solliciter les capitaux – estimés à 400 millions de dollars en devises fortes – qui permettraient d'assurer la réalisation de son projet. La banque mondiale (BIRD) se dit prête à en financer la moitié à la condition que le reste soit fourni par d'autres prêteurs et qu'un droit de contrôle soit institué sur les finances de l'État égyptien. Soucieux de conserver des positions d'avenir en Égypte, la Grande-Bretagne et les États-Unis sont disposés, quant à eux, à offrir 70 millions chacun, les crédits étant prévus pour être remboursés en quarante ans au taux de 5 %. Dans le même temps, fidèle à sa posi-

tion de neutralité, Nasser ouvre également des négociations avec l'Union soviétique qui propose 50 millions de dollars

à des conditions nettement plus avantageuses avec un taux d'intérêt ne dépassant pas les 2 %. Le Rais est dès lors

Le premier barrage construit sur le Nil date de 1847 et se situe à Qanater, à quelques kilomètres au nord du Caire. Permettant une irrigation contrôlée du delta, il mesure 522 mètres et 452 mètres de long. (Library of Congress)





La Grande-Bretagne, ancienne puissance colonisatrice, demeure en 1956 la principale usagère du canal de Suez qui relie la mer Méditerranée à la mer Rouge. Son usage est réglé par la convention de Constantinople de 1888 qui stipule que « le canal sera toujours libre et ouvert... à tout navire de commerce ou de guerre sans distinction de pavillon ». (UN Photos)



Nasser porté en triomphe après son discours d'Alexandrie du 26 juillet 1956. Le Rais a su trouver les mots pour susciter un immense sentiment de fierté à travers tout le pays : « Nous reprendrons tous nos droits, car tous ces fonds sont les nôtres, et ce canal est la propriété de l'Égypte... Le canal a été creusé par 120 000 Égyptiens, qui ont trouvé la mort pendant l'exécution des travaux. » (Library of Congress)



Au cours d'une émission de radio et de télévision, le secrétaire d'Etat John Foster Dulles s'exprime aux côtés du président Dwight Eisenhower, en pleine campagne pour sa réélection, dans le bureau ovale de la Maison Blanche, le 3 août 1956. Les deux hommes se prononcent officiellement pour une solution négociée dans le cadre de nationalisation du canal de Suez par le gouvernement égyptien. (Eisenhower Library)



Anthony Eden, le Premier ministre britannique, recevant au 10 Downing Street le secrétaire d'État américain John Foster Dulles. Ce dernier est vivement opposé à une intervention militaire et cherche par tous les moyens à imposer à Eden un processus diplomatique destiné à trouver une issue à la crise. (Library of Congress)

bien décidé à faire monter les enchères en laissant traîner les pourparlers avec les occidentaux. Cette stratégie s'avère pourtant inefficace, alors même que le département d'Etat américain manifeste une hostilité de plus en plus grande à l'égard du dictateur. Nombreux sont également les milieux américains se montrant réservés sur les capacités de l'Egypte à rembourser tandis que l'offre soviétique est considérée comme un coup de bluff. Le 19 juillet 1956, le secrétaire d'Etat de l'adminis-

tration Eisenhower, John Foster Dulles, annonce officiellement la décision des États-Unis de retirer leur offre de prêt, arguant de « l'état déplorable de l'économie égyptienne ». La Grande-Bretagne fait de même deux jours plus tard, suivie par la banque mondiale.

Nasser estime qu'il s'agit là d'un affront comme il le révélera plus tard, commentant, dix ans après, les faits : « Ce fut la façon insultante avec laquelle le refus fut formulé qui me surprit, pas le refus lui-même... » Il décide de riposter dès le 26

Parachutistes du 2^e RPC regroupant des prisonniers du FLN à l'issue d'une opération de bouclage-ratissage en 1956. Les Français sont alors convaincus que la révolte algérienne est téléguidée depuis Le Caire, l'Egypte fournissant au mouvement indépendantiste algérien armes et logistique. (Coll. Pierre Louilliette)

juillet au soir en annonçant, dans un grand éclat de rire et devant une foule immense réunie au Caire, que le financement du barrage d'Assouan serait désormais assuré par la nationalisation de la Compagnie du canal de Suez : « La pauvreté n'est pas une honte, mais c'est l'exploitation des peuples qui l'est. Nous reprenons tous nos droits, car tous ces fonds sont les nôtres, et ce canal est la propriété de l'Egypte. »

LE PLAN « MOUSQUETAIRE »

En Grande-Bretagne comme en France, la stupeur fait bientôt place à la colère et à la volonté de ne pas céder face à ce qui est considéré comme une violation flagrante du droit international et une provocation délibérée. Outre l'importance du canal de Suez dans les approvisionnements de l'Europe en pétrole, chacun des deux pays a des raisons bien différentes d'envisager le recours à la force pour faire céder Nasser. Les Britanniques, qui viennent tout juste d'évacuer leurs troupes de la zone du canal, considèrent que le leader égyptien constitue un obstacle majeur à la politique menée par l'Angleterre au Moyen-Orient et une menace pour la survie de leur pays comme grande puissance. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Grande Bretagne n'a en effet poursuivi dans la région d'autre but que de faire l'unité du « croissant fertile » sous la direction de l'Irak, en maintenant l'Egypte à l'écart. Mise en échec par le nationalisme égyptien et l'influence croissante de l'URSS, cette politique est pourtant poursuivie par les Britanniques qui s'efforcent de réaliser une association entre l'Irak et la Jordanie afin d'éviter que ce dernier pays ne devienne un satellite





Ancien polytechnicien et membre du parti radical, Maurice Bourgès-Maunoury est ministre de la Défense nationale lors des événements de Suez. Il est l'un des plus ardents défenseurs de l'intervention armée et entretient d'excellentes relations avec les responsables israéliens. (Library of Congress)

de l'Égypte, notamment à la suite du renvoi du général anglais Glubb Pacha par le roi Hussein en mars 1956. Les dirigeants français voient, pour leur part, dans cette affaire une occasion inespérée de faciliter le règlement du problème algérien qui depuis près de deux ans constitue la préoccupation dominante des dirigeants, alors même que l'Égypte est accusée de fournir une aide militaire et logistique au FLN, d'accueillir sa délégation extérieure et d'internationaliser son action à travers les ondes de *La voix des arabes* dont les

émetteurs se trouvent au Caire. Abattre Nasser revient donc à étrangler les nationalistes algériens dans leur sanctuaire. Plus profondément encore, les responsables politiques français comme britanniques sont des hommes marqués à jamais par le « traumatisme » des accords de Munich de 1938 et convaincus que toute conciliation avec Nasser constituerait la répétition des faiblesses manifestées par les démocraties devant Hitler. Le président du Conseil français, Guy Mollet, n'hésite d'ailleurs pas à comparer *La Philosophie de la Révolution*

à l'œuvre publiée par le dictateur égyptien au moment de sa prise de pouvoir, avec *Mein Kampf*, le premier affirmant sa volonté de détruire Israël de la même façon que le second avait annoncé le génocide juif. A cet égard, il convient de souligner le profond attachement du chef du gouvernement français à l'endroit d'Israël, qui subit depuis 1955 les assauts des Fedayins, et dont la survie lui semble désormais menacée. En ce sens, la politique française au Proche-Orient est a priori contradictoire avec celle de l'Angleterre, traditionnellement pro-arabe et excluant toute coopération avec Israël.

Quelques heures seulement après le discours de Nasser, le Premier ministre britannique Anthony Eden réunit immédiatement ses principaux ministres, les chefs d'états-majors et les ambassadeurs américain et français à Londres. Une action militaire est d'emblée envisagée, si nécessaire avec les seuls moyens de la Couronne. Toutefois, une intervention immédiate se révèle impossible dans la mesure où les moyens militaires de l'Angleterre dans la région s'avèrent pour l'heure insuffisants pour opérer sans soutien face aux forces égyptiennes qui continuent à bénéficier de livraisons en matériel soviétique. Du côté français, les prévisions sont de même nature et aboutissent à la nécessité de mise en œuvre de moyens importants, exigeant des délais de plusieurs mois. Paris propose dès lors une action commune, sous l'impulsion de Maurice Bourgès-Maunoury, Ministre de la Défense, qui range rapidement à ses vues Guy Mollet et Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères. Le 28 juillet, le général André Martin, adjoint du général Ély, chef d'état-major général des



Le chef du gouvernement français, Guy Mollet (au centre), et son ministre des Affaires étrangères, Christian Pineau (à droite), sont convaincus que Nasser représente un danger non seulement pour la France, confrontée alors au problème algérien, mais aussi pour Israël. Ainsi naît la certitude selon laquelle la nationalisation du canal de Suez signifie la volonté de Nasser de détruire l'État hébreu. (UN Photos)



Saint-Cyrien passé par l'armée d'Afrique, André Beaufre a derrière lui une longue et brillante carrière, notamment en Afrique du Nord puis auprès du général de Lattre à la 1^e Armée et à l'état-major des forces armées. Après plusieurs séjours en Indochine, il passe général de division et prend la tête de grands commandements en Algérie (Kabylie puis Est-Constantinois). (ECPA-D)

forces armées, est envoyé à Londres avec l'amiral Nomy, chef d'état-major de la Marine, afin d'entamer les discussions avec leurs homologues britanniques. De ces conversations ressortent, dès le 30 juillet, la décision de constituer un état-

major de planification commun siégeant au War Office et l'acceptation par les Français de confier aux Britanniques le commandement de l'opération en raison de leur parfaite connaissance de la zone et de la proximité de Chypre, pos-

session de la Couronne, des côtes égyptiennes, ce qui en fait un choix prioritaire pour une future base aéroterrestre. Au début du mois d'août, les attributions respectives des deux partenaires sont entérinées, les commandements des



Beaufre en compagnie du général Jacques Massu (à sa gauche). Ce dernier commande alors la 10^e division parachutiste créée le 1^{er} juillet 1956 à partir du groupement parachutiste d'intervention (GPI) et regroupant quatre régiments d'infanterie parachutiste : le 1^{er} régiment étranger de parachutistes (REP), le 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (RCP), les 2^e et 3^e régiments de parachutistes coloniaux (RPC). (ECPA-D)

Réunion du Conseil de sécurité de l'ONU, le 26 septembre 1956, à propos de l'affaire de Suez. Sir Pierson Dixon (à droite), représentant permanent du Royaume-Uni, échange quelques mots avec PE Ramsbotham, son conseiller. (UN Photos)



différents moyens engagés (terrestres, aériens et navals) dépendant de *Task Forces* dans lesquelles les officiers généraux qui commandent sont assistés par des adjoints (*deputy*) français. C'est ainsi que le commandant en chef britannique, le général Charles Keightley, a pour adjoint le vice-amiral Barjot, commandant en chef français interarmées, tandis que les généraux Beaufre (Force A terrestre), Brohon (Air) et le contre-amiral Lancelot doivent remplir les fonctions de *deputy* auprès des commandants britanniques des *Task Forces*, respectivement le général Stockwell, l'Air Marshall Barnett et le Vice-Admiral Richmond (puis Durnford-Slater). Les adjoints français ont théoriquement un double rôle, celui de préparer les forces tout en participant à l'élaboration des plans et d'assurer pendant l'opération le commandement de groupements opérationnels nationaux ou alliés. Il n'en demeure pas moins que les forces nationales restent séparées, seuls les états-majors étant intégrés.

Succédant à un premier projet « Terrapin », le plan « Mousquetaire » (*Musketeer*) - ou « Opération 700 » pour les Français - est achevé dans ses grandes lignes le 15 août pour être exploité comme canevas de travail par les différents états-majors de



Lorsque la crise de Suez éclate, le général Moshe Dayan occupe depuis peu le poste de chef d'état-major de Tsahal. C'est en Syrie, dans les rangs de l'armée britannique et face aux forces de Vichy, qu'il a perdu l'usage de son œil gauche. (DR)

la Force d'intervention. Conçu sur le modèle des débarquements alliés de Méditerranée et de Normandie, il prévoit une attaque amphibie et aéroportée sur Alexandrie suivie d'une

poussée à travers le désert en direction du Caire où la bataille finale serait livrée entre J+7 et J+15. Initialement fixé au 15 puis au 17 septembre, le lancement de l'opération est plu-



sieurs fois reporté alors qu'une variante est proposée par les Français se limitant à la prise de Port-Saïd, en lieu et place du débarquement de vive force à Alexandrie. A dire vrai, Paris craint d'être embarqué dans une opération de trop grande envergure impliquant une longue et pénible phase d'occupation de l'Égypte. Du côté de Londres, Eden doit faire face à une forte opposition de la part des Travailleurs mais aussi de sa majorité conservatrice et de certains responsables militaires qui estiment qu'un allégement de l'opération est nécessaire au risque de soulever la réprobation de l'opinion. Surtout, les responsables britanniques sont de plus en plus favorables à l'idée d'un compromis en raison du manque de soutien de l'administration américaine. Si à l'origine, les deux alliés considéraient que Washington fermerait les yeux sur un engagement militaire franco-britannique, l'attitude de Foster Dulles se durcit peu à peu, le secrétaire d'État assurant qu'en tout état de cause la négociation doit l'emporter sur une solution de force. La conférence internationale réunie à Londres du 16 au 23 août ne parvient pas à faire flétrir Nasser mais les tergiversations britanniques ont rendu de moins en moins probable

une intervention qui perd une grande partie de sa signification politique à mesure que le temps passe.

« MOUSQUETAIRE RÉVISÉ » ET L'IMPLICATION D'ISRAËL

A la mi-septembre, l'option de l'assaut sur Port-Saïd est validée et les bases de ce qui devient désormais le plan « Mousquetaire révisé » (ou « Opération 700 bis ») sont établies. Après une phase aérienne visant à détruire l'aviation égyptienne, une phase dite « aéropsychologique » de 4 à 10 jours est introduite afin de « briser la volonté de résistance de l'adversaire » avant la mise en œuvre des opérations amphibies et aéroportées recherchant la prise et l'occupation de la zone du canal. La marche sur Le Caire afin de faire tomber Nasser serait repoussée à une phase ultérieure si nécessaire. Deux hypothèses sont prises en compte : la variante A de « Mousquetaire révisé » prévoit, en cas d'effondrement brutal de l'ennemi à la suite de l'offensive aérienne, un débarquement avec un échelon réduit en attendant le gros des forces ; la variante B stipule qu'en cas de résistance égyptienne un débarquement de vive force, tous moyens réu-

nis, serait déclenché à une date fixée huit jours à l'avance. L'opération est successivement reportée au 1^{er} puis au 8 octobre avant d'être ajournée par Anthony Eden qui propose l'élaboration d'un « plan d'hiver » dont la mise en application doit intervenir le 21 du même mois alors que les conditions climatiques sont censées ne plus guère permettre l'envoi de troupes aéroportées. Sur le plan diplomatique, les initiatives américaines (Conférence des usagers à Londres du 18 au 22 septembre) ont pour effet de rendre de plus en plus improbable l'éventualité d'une action militaire tandis que les débats au Conseil de sécurité de l'ONU, devant lequel l'affaire a été portée par la Grande-Bretagne et la France, aboutissent à une solution de compromis *a minima* jugée insatisfaisante. Or, des renseignements concernant des projets d'attaque israéliens à but préventif arrivent à Paris à la même époque et persuadent rapidement les dirigeants français, lassés des réticences britanniques, qu'une opération sur le canal pourrait être envisagée en coopération avec l'État hébreu. En septembre, des conversations secrètes se tiennent à Tel-Aviv et à Paris entre les représentants des deux gouvernements ainsi

La Marine nationale
prête son concours
à l'organisation
des rencontres
ultra-secrètes entre
dirigeants français
et israéliens en
transportant les
négociateurs de
l'État hébreu à bord
de P2V6 Neptune de
l'aéronavale. (Coll.
Sallert)



qu'entre les responsables militaires. Convaincus de la capacité de l'armée israélienne à conduire une offensive contre l'Égypte, les Français établissent le plan « I » (I pour Israël) impliquant un appui aérien et maritime au profit de Tsahal et postulant sur la libre utilisation de Chypre par les Britanniques. Il semble alors peu concevable que ces derniers puissent se joindre au projet même si à la mi-octobre des émissaires français informent Eden de l'initiative franco-israélienne et sont surpris par l'intérêt qu'elle suscite auprès de ce dernier. Les Anglais ne souhaitent apparemment pas laisser les Israéliens agir seuls mais veulent éviter toute apparence de collusion avec ceux-ci aux yeux de leurs alliés arabes. Les conventions de Sèvres des

22, 23 et 24 octobre scellent définitivement les conditions de la participation israélienne ainsi que le ralliement des Britanniques au plan d'action qui reprend dans ses grandes lignes « Mousquetaire révisé » mais en conformité avec l'hypothèse B et suivant un scénario bien particulier. Les Israéliens prendraient ainsi l'initiative des opérations militaires dans le Sinaï le 29 octobre ; un double ultimatum serait alors lancé par les Français et les Britanniques intimant aux Israéliens et aux Égyptiens de retirer leurs troupes de part et d'autre du canal ; le refus prévisible de Nasser entraînerait le début de l'intervention par une campagne aérienne. Un plan d'assaut sur Port-Saïd, baptisé « Omelette » et comportant une action aéropor-

La répression soviétique de l'insurrection hongroise d'octobre 1956 est concomitante de la crise de Suez. C'est en effet le 31 octobre, en pleine offensive israélienne sur l'Égypte, que Khrouchtchev décide d'intervenir militairement à Budapest. (Library of Congress)

tée britannique sur Gamil et une autre sur Port-Fouad est élaboré. Le débarquement amphibie, quant à lui, interviendrait le 6 novembre. Après d'interminables tergiversations, le plan quasi définitif de l'intervention est donc défini au dernier moment et non sans une certaine précipitation puisque ce n'est au final que le 4 novembre au matin que les détails de l'opération aéropartie sont définitivement arrêtés, alors qu'elle doit avoir lieu le lendemain... ■

Le 18 septembre 1956, Nasser s'adresse aux cadets de la force aérienne égyptienne au cours d'un long discours dans lequel il réaffirme la souveraineté de l'Égypte sur le canal et sa volonté de défendre cette dernière « jusqu'à la dernière goutte de notre sang ». (Library of Congress)



REPORTAGES DE GUERRE

LES PREMIÈRES PHASES DE L'OPÉRATION

LOGISTIQUE ET MOYENS ENGAGÉS

Dès le 19 octobre, avant même que les conventions secrètes de Sèvres soient signées par les différentes parties, le général Beaufre lance les premiers ordres de chargement des navires en direction de Chypre où se trouvent déjà depuis plusieurs semaines des détachements français. Un plan de transport, baptisé « Pénélope Zéro », est mis en application à partir du 26 après que la force navale d'intervention ait quitté Toulon pour l'Afrique du Nord quatre jours plus tôt. Entre le

27 octobre et le 3 novembre, les mouvements maritimes et aériens permettent aux Anglais et aux Français de rassembler à Chypre (située à 400 km du canal), à Malte (à près de 1 500 km) et en Méditerranée orientale des forces considérables comprenant 5 divisions, 300 chars, 450 avions dont 100 appareils de transport, 160 navires dont 5 porte-avions, 1 cuirassé, 2 croiseurs, plus de 20 000 véhicules.

La force française rassemble à elle seule 34 000 hommes qui composent la Force A et appartiennent notamment à la

7^e division mécanique rapide (DMR) dotée de chars AMX-13 et à la 10^e division parachutiste (DP) du général Massu qui doit constituer le fer de lance de la phase aéroportée avec trois régiments d'élite : les 2^e et 3^e régiments de parachutistes coloniaux (RPC) et le 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (RCP), aérotransportés depuis Alger, entre le 26 et le 29 octobre à bord d'avions civils réquisitionnés, et qui stationnent à Tymbou, dans la plaine de Nicosie, au camp X. Le 1^{er} régiment étranger de parachutistes (REP) et trois com-

Déchargement de véhicules à Chypre depuis un Nord 2501. Les mouvements aériens entraînent l'Afrique du Nord et l'île d'Aphrodite sont incessants dans les derniers jours du mois d'octobre 1956. (Coll. Salbert)





mandos Marine, prévus pour l'assaut amphibie, ne quittent la ville blanche pour Chypre que le 1^{er} novembre à bord du cuirassé *Jean-Bart*. L'armée de l'Air, pour sa part, est réunie au sein d'un groupement mixte n° 1 (GM 1), un vaste ensemble représentant, outre les appareils, 2 600 personnes, 700 véhicules et 8 000 tonnes de matériels. Un véritable pont aérien, entamé dès la fin du mois d'août 1956, est instauré entre la France et Chypre avec l'emploi des trois premiers Breguet 761 Deux Ponts en service dans l'armée de l'Air, à raison – généralement – d'une unique rotation par jour. Détail pour le moins méconnu, ces transports logistiques nécessitent une escale – en toute clandestinité mais avec l'accord des Italiens – sur l'aérodrome de Brindisi, au nez et à la barbe des officiers OTAN présents sur place... Les aviateurs ne sont eux-mêmes informés du trajet et de leur destination finale

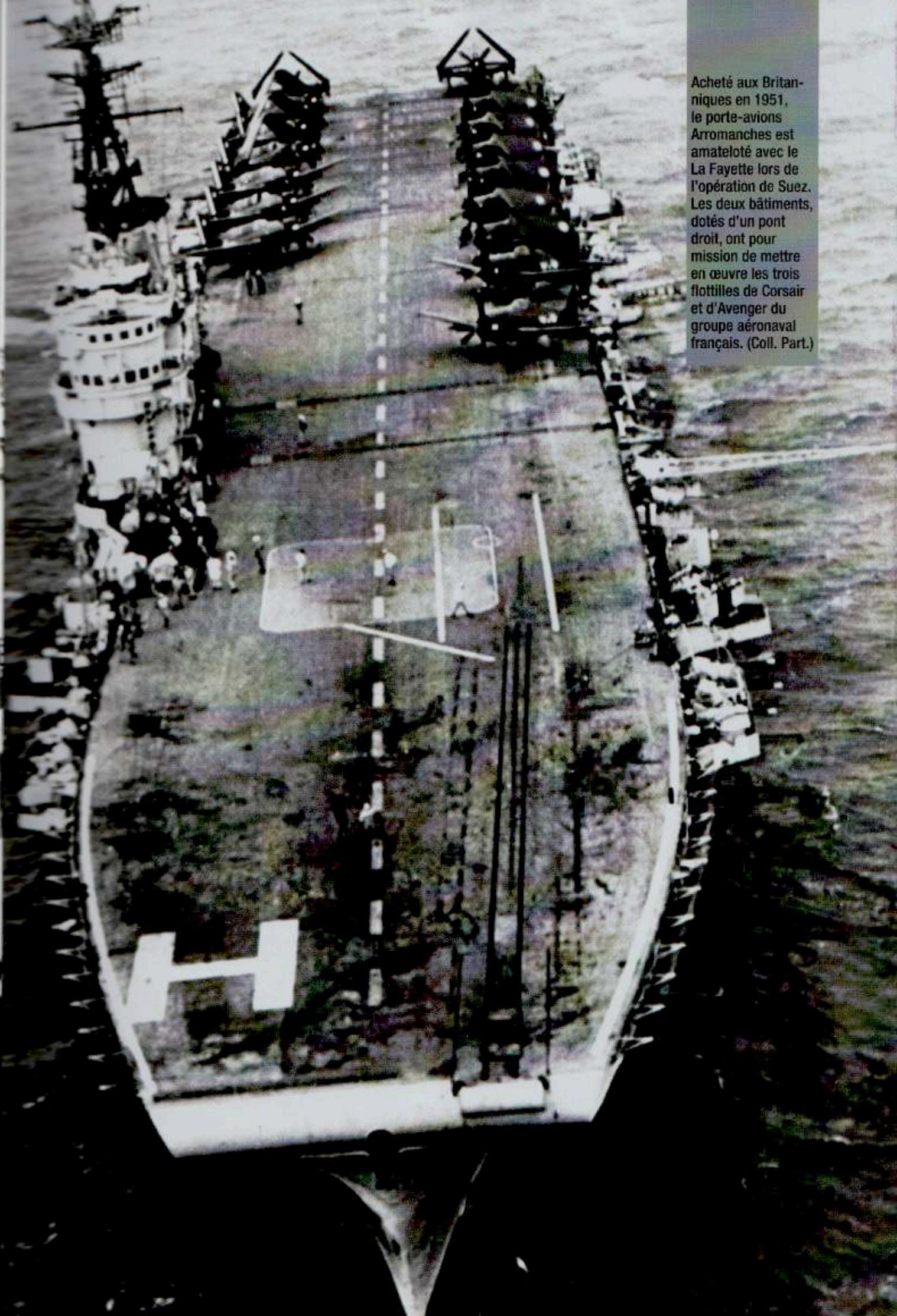
qu'au dernier moment, par enveloppes scellées. S'agissant des moyens aériens, le GM 1 est constitué de deux escadrons de chasse, regroupant au total 40 chasseurs-bombardiers F-84 F, et d'un élément de reconnaissance équipé de 15 RF-84 F, stationnant à Akrotiri, dans le sud de l'île, ainsi que de 40 Nord 2501 de transport qui ont été rassemblés à Tymbou, au plus près des parachutistes. Enfin, la presque totalité de l'escadre française de Méditerranée est mobilisée pour constituer la force navale d'intervention : 2 porte-avions, le *Lafayette* et l'*Arromanches*, sur lesquels ont embarqué les flottilles 14F, 15F et 9F avec 36 F4U Corsair et 12 TBM Avenger, 1 navire de ligne, le cuirassé *Jean-Bart*, 1 croiseur, le *Georges Leygues*, 5 escorteurs d'escadre, 4 escorteurs rapides, 8 escorteurs, 1 bâtiment de commandement, le *Gustave Zédé*, 3 dragueurs et une force amphibie composée d'un LSD,

Embarquement dans le port d'Alger, le 25 octobre 1956, de six hélicoptères Bell 47G-2 sur le cargo civil « Léon Marzella ». Celui-ci a été réquisitionné le 29 août pour être transformé en porte-hélicoptères par la pose de plaques de tôle sur la plage avant et l'aménagement d'une plate-forme de secours à l'arrière. (Coll. Salbert)

La Foudre, de 4 LST et 3 LCT. La force britannique rassemble quant à elle environ 12 000 véhicules et 50 000 hommes provenant notamment de la 3^e division d'infanterie, d'éléments appartenant à la 10^e division blindée armée de chars Centurion, de la 16^e brigade de parachutistes et de la 3^e brigade de commandos. La Royal Air Force dispose d'une flotte conséquente d'environ 300 appareils dont 61 bombardiers Canberra à Chypre, 24 autres à Malte (base de Luqa) et 24 bombardiers Valiant à Malte également, certains ayant été déployés dès le début du mois d'août. La chasse britannique regroupe par ailleurs, à Chypre, 8 Gloster Meteor NF.13, 24 Hawker Hunter F.5 et 47 FB.4 Venom. Les moyens en transport de la RAF, basés également à Chypre, s'avèrent plus modestes avec 15 Hastings et 20 Valetta, mal adaptés au largage de matériels tandis que 16 Avro Shackleton

Commandé par le capitaine Durand, le peloton d'hélicoptères légers est prévu pour participer au débarquement sur Port-Saïd afin d'assurer des missions de reconnaissance et de liaison dans le ciel égyptien, ainsi que des opérations d'évacuation sanitaire. (Coll. Salbert)





Acheté aux Britanniques en 1951, le porte-avions Arromanches est amarré avec le La Fayette lors de l'opération de Suez. Les deux bâtiments, dotés d'un pont droit, ont pour mission de mettre en œuvre les trois flottilles de Corsair et d'Avenger du groupe aéronaval français. (Coll. Part.)

LES PREMIÈRES PHASES DE L'OPÉRATION



F-84 F Thunderstreak du 3/3 Ardennes sur la base d'Akrotiri. Ces chasseurs-bombardiers, construits par la firme Republic, ont été acquis à partir de 1955 par la France au titre de l'aide américaine aux pays de l'OTAN. Ils sont réputés pour leur complexité et la difficulté de leur maintenance. (Coll. Salbert)

Alignement de Noratlas à Tymbou. Conçus par la Société nationale de construction aéronautique du Nord (SNCAN), ces appareils peuvent embarquer jusqu'à 34 parachutistes. (Coll. Part.)





Breguet Deux-Ponts assurant le transport en hommes et fret entre Alger et Chypre, le 28 octobre 1956. Ce type d'appareils peut accueillir jusqu'à soixante-dix passagers. (Coll. Marcel Béhar)

de patrouille maritime opèrent depuis Malte. La Royal Navy enfin déploie des moyens très importants, supérieurs à

ceux de son homologue française, puisqu'elle rassemble 2 porte-avions récents, l'*Eagle* et le *Bulwark* - sur lesquels se

trouvent 54 Sea Hawk et Wvern, 17 Sea Venom, 10 Avenger, 4 Skyraider et 5 hélicoptères - et un troisième à piste

Récupéré par la suite « camp Michel Legrand », du nom d'un officier du 2e BPC mort en Indochine, le camp X situé à Piroy, près de Tymbou, est prévu pour l'hébergement des troupes de l'échelon d'assaut aéroporté. (Photo Bruschi)





Les hommes sont logés sous tentes dans des conditions parfois approximatives. Ils sont par ailleurs la cible d'une intense propagande de la part de l'Organisation nationale des combattants chypriotes (EOKA) qui militait pour la fin de l'occupation britannique de Chypre afin d'inciter les paras français à ne pas coopérer avec les troupes anglaises. (Coll. Marcel Béhar)

« La distribution parcimonieuse de la saloperie anglaise... », telle est la légende inscrite au dos de cette photographie par un ancien parachutiste ! Les hommes sont en effet au soumis au régime alimentaire britannique qui n'est pas franchement du goût des soldats français. (Coll. Marc Domarchi)



La base britannique d'Akrotiri, au sommet concentrés – pour l'essentiel – les moyens aériens franco-britanniques, est construite sur le plateau du cap Seta. (Coll Salbert)

abique, l'Albion, 3 croiseurs, 4 destroyers de type *Daring*, 12 destroyers modernes et 1 navire de commandement, la *Tyne*. S'y ajoutent divers types de bâtiments dont une flotte de débarquement, plusieurs dragueurs, des remorqueurs, des unités de secours, etc. En outre, Français comme Britanniques déplacent également des unités « spéciales » issues du 11^e Choc et des SAS afin d'entreprendre des opérations clandestines, notamment le sabotage de Radio Le Caire et la saisie de l'immeuble et des archives des représentants du FUN au Caire, voire même

Bombardier stratégique conçu par la firme Vickers, le Valiant est entré en service au sein de la Royal Air Force en juin 1956. Quatre exemplaires ont été détachés à Malte afin de participer à la campagne de Suez dans le cadre de bombardements conventionnels. (Coll Salbert)

Bombardier Canberra à Chypre. Cet appareil a connu pour la première fois un déploiement opérationnel en 1955 lorsque le 101th squadron fut envoyé à Singapour pour intervenir face aux insurgés de Malaisie. La mission dévolue aux Canberra consistait à attaquer les camps des guérilleros afin de les déloger de leurs caches. (Coll Salbert)





l'assassinat de Nasser en personne. Du côté français, un très discret service RAP 700 (Renseignement, Action, Protection) est créé de toutes pièces à Épiscopi pour la circonstance à partir de deux « centaines » (équivalent d'une compagnie d'infanterie) du 11^e Choc.

Fait pour le moins étonnant, en dépit des bonnes relations entretenues entre les dirigeants égyptiens et les nationalistes chypriotes, ces derniers n'ont, semble-t-il, à aucun moment remarqué les vastes renforts militaires qui convergent chaque jour un peu plus en

De conception relativement ancienne, le porte-avions HMS Theseus a été gréé en porte-hélicoptères afin d'accueillir vingt-deux Sycamore et Whirlwind ainsi que les Royal Marines du 45 Commando. (MoD)

direction des principales bases britanniques de l'île (Akrotiri, Nicosie, Tymbou, Famagouste). La conservation du secret constitue à cet égard une des caractéristiques de l'expédition, conditionnant sa réussite. C'est également la raison pour laquelle, à l'instar de ce qui avait été décidé lors d'Overlord en juin 1944, les avions français comme britanniques arborent des marques distinctives sur leur carlingue et sur leurs ailes (rayures jaunes et noires) qui permettent de les identifier. Pour autant, l'une des principales faiblesses de l'organisation mise en place réside dans la lenteur avec laquelle les mouvements maritimes sont déclenchés, et ce en raison de la frilosité britannique à embarquer le corps expéditionnaire sur leurs navires avant l'envoi de l'ultimatum afin de récuser tout reproche de collusion avec Israël. L'armada demeure ainsi accrochée à ses bases de départ, Londres, Marseille, Alger, Bizerte et Malte, chacun devant converger à son rythme au large de la Cyréniaque entre le 1^{er} et le

3 novembre afin d'être fin prêt pour un débarquement que les responsables militaires français veulent débuter le plus rapidement possible en raccourcissant au maximum la phase dite « aéropsychologique ». Il faudra toute l'insistance et le pouvoir de persuasion des amiraux Barjot et Lancelot auprès de leurs homologues anglais pour hâter le mouvement et tenir les délais.

L'OPÉRATION « ARCHER »

Selon le plan convenu, l'attaque israélienne - opération « Kadesh » - débute le 29 octobre en fin d'après-midi par le largage de 395 hommes de la 202^e brigade parachutiste commandés par le lieutenant-colonel Ariel Sharon au col de Mitla, à une cinquantaine de kilomètres du canal. Le reste de la brigade, doté d'engins blindés, franchit la frontière dans le secteur de Kuntila avant d'avancer à marche forcée dans la péninsule du Sinaï afin d'effectuer sa jonction avec les parachutistes le plus tôt possible. Ces derniers tentent,

Insigne tissé du Corps Français d'Egypte, homologué au dos G 1306, porté sur le haut de la manche (Magasin le Poilu).





Monoplan hau-bané de grand allongement Hurel-Dubois HD-321 de l'escadrille de liaisons aériennes 1/56 « Vaucluse » du SDECE. Basé à Akrotiri, cet appareil est destiné à des missions clandestines menées en liaison avec le 11e Choc ainsi qu'à des prises de vues photographiques. (Coll. Salbert)



Antenne mobile chirurgicale de la 10^e DP. Elle comprend treize spécialistes du service de santé des armées sous le commandement du médecin-capitaine Robert. (ECPA-D)



Les troupes – ici des paras du 2^e RPC – doivent subir un entraînement amphibie auquel rien ne les a préparées jusqu'ici. Cette mise en condition s'effectue à Algérie, sur Azur-plage, entre Zéralda et Staouelli, au camp du Lido, près de Sidi-Ferruch, et à Douaouda. Une instruction est même dispensée sur les mines et les pièges avec l'aide d'unités du génie, tandis qu'un exercice antichar est mis sur pied au monastère de l'Harrach à Maison Carré ainsi que des entraînements de nuit et en zone urbaine. (Coll. Pierre Leulliette)



Les troupes israéliennes passent à l'action dans la nuit du 29 au 30 octobre 1956. Contrairement au plan initial qui devait donner à l'attaque l'apparence d'un simple raid en profondeur, les dirigeants de Tsahal décident de faire intervenir immédiatement les blindés. (Library of Congress)

Les corps sans vie de soldats égyptiens surpris par la soudaineté de l'attaque israélienne dans le désert du Sinaï. Les journalistes et reporters de presse sont sur les lieux pour immortaliser la scène. (Library of Congress)

en dépit des ordres reçus, de prendre le défilé de Mitla mais se heurtent à une forte résistance et sont contraints de se replier avec de lourdes pertes (38 morts et 120 blessés). Toutefois, dans la nuit du 30 au 31, la jonction est enfin réalisée, quelques heures seulement après que la France et la Grande-Bretagne aient adressé à 16 heures 15 un ultimatum aux ambassadeurs d'Égypte et d'Israël à Londres. Celui-ci ordonne aux gouvernements des deux pays de suspendre toute action militaire dans les 12 heures, de retirer leurs forces à 10 miles (16 km) de part et d'autre du canal et de permettre l'occupation temporaire de Port-Saïd, Ismaïlia et Suez. Comme prévu, l'État hébreu obtempère tandis que les autorités égyptiennes re-





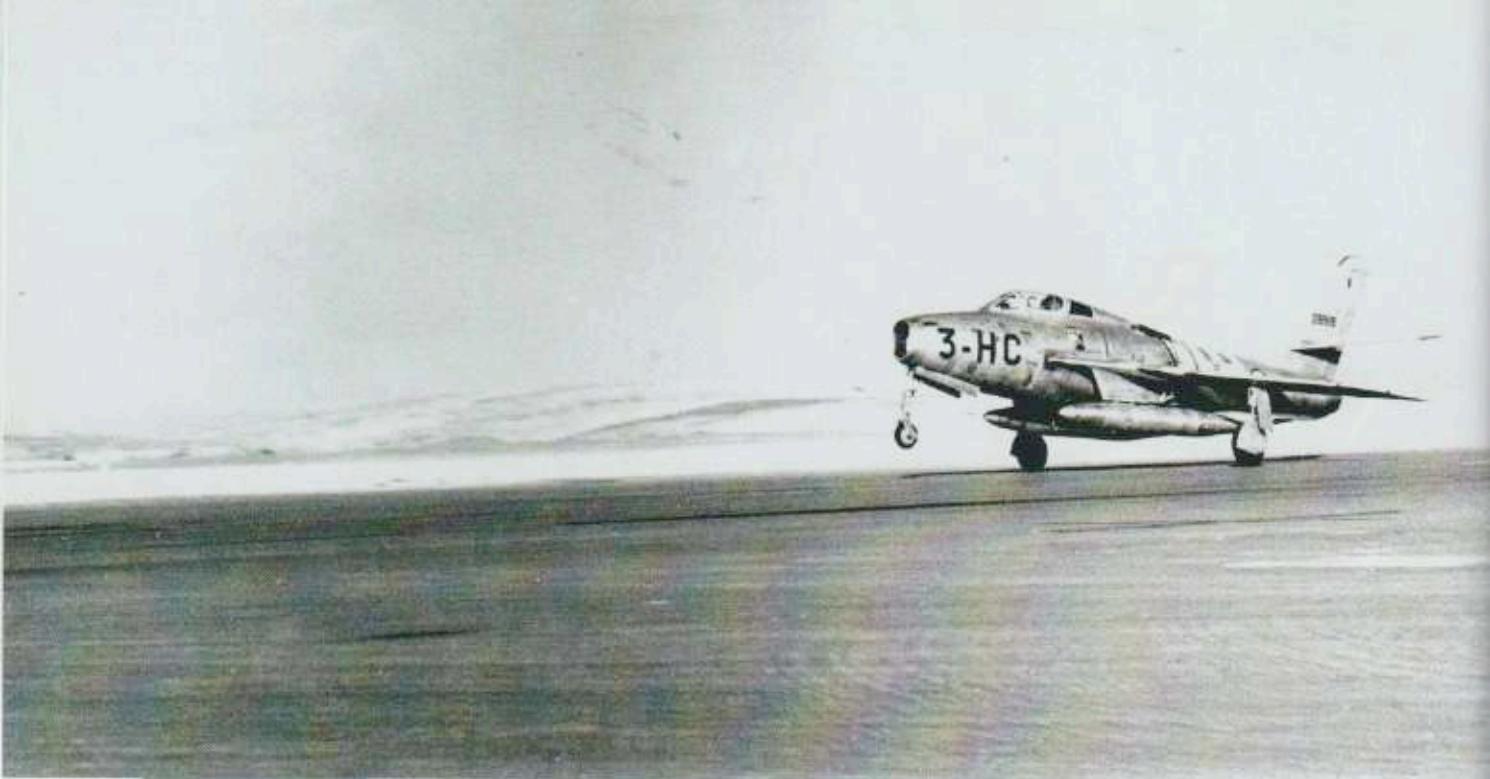
F-84 F de l'escadron de chasse 111 Corse repeint aux couleurs israéliennes. Le capitaine Major, qui commande alors l'unité, souligne : « On a fait de la couverture aérienne pendant deux jours et on s'est ennuyé... À partir du 1er novembre, on a commencé à faire notre métier de chasseurs-bombardiers et à faire des reconnaissances armées sur de nombreux itinéraires, dans le désert du Sinai et la zone du canal de Suez. » (DR SHD/DAA)

jettent le texte dans la nuit. Les conditions d'une intervention franco-britannique sont désormais réunies...

Pour autant, la participation française au conflit est déjà effective, même si ce volet de l'opération revêt le plus grand secret et demeure ignoré de la plupart des responsables. De quoi s'agit-il ? Dès leurs premières rencontres avec les dirigeants français, le ministre israélien de la Défense, David Ben Gourion, comme le chef d'état-major de Tsahal, Moshe Dayan, se montrent très inquiets des lourdes pertes qu'ils risquent de subir lors de la première phase de la campagne au cours de laquelle les Israéliens sont contraints d'agir seuls pendant plus de 24 heures. Ils se méfient notamment de l'aviation égyptienne, estimée alors à 200 avions dont des chasseurs MiG-15 et

Le destroyer Ibrahim el Awal lors de sa capture par la Marine israélienne. Ce bâtiment est un ancien destroyer britannique – le Mendip – lancé en 1940, désarmé six ans plus tard et vendu à l'Égypte en novembre 1949. Après avoir été endommagé par le tir de l'escorteur d'escadre français Kersaint, le bâtiment est capturé par Tsahal et intégré à la Marine israélienne sous le nom de Haifa. (DR)





Décollage d'un F-84 F depuis la piste d'Akrotiri. A l'aube du 1^{er} novembre, les Thunderstreak de la 3^e escadre de chasse prennent l'air pour attaquer notamment le terrain d'Abu Sweir, principale base de chasse égyptienne. (Coll Salbert)

MiG-17, ainsi que des bombardiers Iliouchine II-28 à réaction d'origine soviétique qui peuvent faire peser une lourde menace sur l'État hébreu, et notamment sur ses sites stratégiques. Selon le journaliste Jean-René Tournoux, Ben Gourion aurait même confié à Guy Mollet : « Israël va être écrasée comme une noix sur sa mince

bande de territoire... Nos villes seront en flammes avant que notre faible chasse ait pu prendre l'air... Je remets notre vie entre vos mains. » C'est la raison pour laquelle un accord secret est passé afin que la défense aérienne du territoire israélien - mais aussi navale de ses côtes - soit assurée par des détachements

de l'armée de l'Air française et de la Marine nationale dans le cadre d'une opération baptisée « Archer ». Outre des escorteurs antiaériens français prépositionnés aux abords des ports de Tel Aviv et Haïfa, deux escadrons de 36 chasseurs modernes, l'un de Mirage IVA, l'autre de F-84 F, stationnent en toute clandestinité, à partir

F4U-7 Corsair sur le pont d'envol du *La Fayette*. Les seize appareils de l'aéronavale qui opèrent le 1^{er} novembre sont gênés par la présence ce jour-là, dans le port d'Alexandrie, de navires de la 6^e flotte américaine. (Coll Salbert)





L'attaque des aérodromes de Doukeila près d'Alexandrie et d'Almanza au Caire, où stationnent des MiG-15 et des Il-28, débute le 3 novembre avec les Sea Venom britanniques et les F-84 F français. Ici le terrain d'Abu-Sweir, bombardé dès le 1^{er} novembre. (Coll. SHD/DAA)

du 28 octobre, sur les terrains de Ramat-David et de Lod-Tel Aviv, avec leurs équipages, leurs munitions, leur intendance. Les premiers assurent ainsi, pendant toute la campagne du Sinaï, la couverture aérienne des agglomérations tandis que les seconds vont jusqu'à appuyer les actions menées par les chasseurs Mys-

tère de Tsahal et à assurer des missions d'appui au sol à partir du 1^{er} novembre. Seule la livrée des appareils est changée, la cocarde tricolore étant remplacée par l'étoile bleue de David. Des Nord 2501 détachés de façon temporaire et en toute clandestinité du GM 1 sont également présents dès les premières heures afin de lar-

guer du matériel et des armes aux parachutistes de Sharon. Enfin, des appareils appartenant à l'escadrille ELA 1/56 du SDECE assurent des missions spéciales de dépôts d'agents en territoire égyptien depuis une base située sur le territoire hébreux. Si la participation de l'aviation française ne se limite donc pas à de simples

Mécaniciens et armuriers convoyant bombes et roquettes sur le terrain d'Akrotiri. En certains cas, étant donné les distances à parcourir, les pilotes de chasse français décident de ne pas s'alourdir et de laisser sur place les roquettes, l'attaque au sol se faisant directement « à la mitrailleuse ». (ECPA-D)





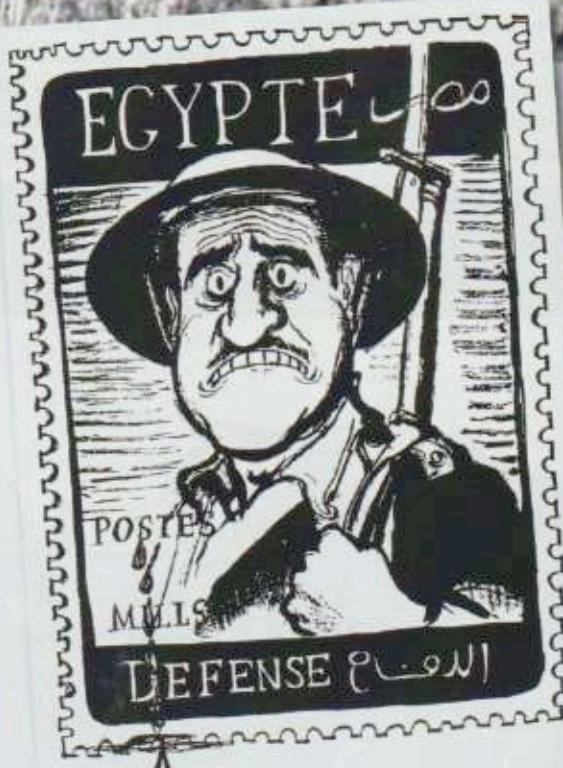
L'instruction des hommes se poursuit à Chypre, même si les conditions ne sont pas favorables, aucune infrastructure n'étant disponible. Les troupes terrestres britanniques sont confrontées aux mêmes difficultés. (Coll. Marcel Béhar)

tâches défensives comme en témoigne la destruction de 38 blindés adverses par des F-84 F le 31 octobre, il en est de même pour la Marine dont l'escorteur *Kersaint* engage au canon, le même jour, un destroyer égyptien, le *Ibrahim el Awal*, qui est par la suite capturé par les Israéliens. Ce combat naval devait demeurer le seul de toute la campagne.

LA BATAILLE AÉRIENNE

Déclenchée dès le rejet de l'ultimatum par l'Égypte, l'offensive aérienne débute dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre par des raids incessants de bombardement sur les principaux aérodromes ennemis. La force de bombardiers lourds britannique est la première à passer à l'action suivie des chasseurs-bombardiers F-84 F français et, dans

une moindre mesure, des appareils de l'aéronavale et de la Fleet Air Arm. Les résultats de ces attaques s'avèrent relativement décevants dans la mesure où, comme le montrent les missions de reconnaissance effectuées par les RF-84 F, les Égyptiens ont commencé à procéder à la dispersion de leurs avions, certains appareils ayant même réussi à gagner le territoire syrien et l'Arabie Saoudite. Ne laissant aucun répit à l'adversaire, les raids alliés se poursuivent tout au long des 1^{er} et 2 novembre, les responsables français et britanniques considérant, au soir de ce deuxième jour, la force aérienne égyptienne comme étant hors d'état de se battre. Seuls les Il-28 qui se sont repliés sur Louxor continuent de faire peser une menace sur les éléments alliés. La RAF et



فألا يأنروا أهل سند للنيل بالصوت لا عرقفة من دني
في سبل حرية مصر وحرية شعبها انور ١٩٥٦

Tract largué par les Britanniques lors de la phase « aéropsychologique ». Selon le général Brohon, une seule véritable sortie de largage de tracts fut exécutée par un Hastings de la RAF... (Coll. Part.)

l'armée de l'Air parviennent à la neutraliser après deux nuits de bombardements ininterrompus des Canberra et Valiant du Bomber Command et l'intervention de F-84 F basés en Israël, les 3 et 4 novembre. Dans le même temps, une intense campagne d'action psychologique, principalement à base de tracts, est engagée dans la logique de la phase dite « aéropsychologique » voulu par les Britanniques. Si l'on croit le rapport du général Brothun, les méthodes mises au point s'avèrent totalement contre-productives : « À l'intérêt discutable que présentait le largage de tracts pendant cette période, s'ajoutait le fait que la méthode mise au point n'offrait aucune garantie de précision : les sacs contenant des tracts, largués de 15 000 pieds, s'ouvraient automatiquement à 3 000 pieds.

Outre les défauts d'ouverture constatés, l'impossibilité de connaître un vent moyen exact à 5 degrés et au noeud près rendait aléatoire la chute des tracts sur une zone déterminée. La seule méthode valable restant certainement le largage à basse altitude, le commandement de la Task Force Air se refusa à engager ses avions de transport de nuit, dans de telles conditions. »

La rapidité avec laquelle l'aviation alliée est parvenue à annihiler l'aviation égyptienne, tandis que Tsahal se trouve désormais à moins de 20 km du canal, oblige le commandement à accélérer le processus, alors même que les dirigeants britanniques ne souhaitent pas précipiter les événements. Après avoir un temps envisagé d'agir seuls, les Français obtiennent enfin de Londres, le 4 novembre, que l'opération amphibie soit fixée au 6 et précédée la veille par l'opération aéroportée. ■

Courrier adressé par un parachutiste du 2^e RPC à ses parents, le 3 novembre 1956, à quelques heures de l'opération sur Port-Saïd. (Coll. Marc Domarchi)

L'ordre général signé de Beaufre distribué aux troupes terrestres à la veille de l'opération aéroportée. (Coll. Marc Domarchi)

2^e REGIMENT DE PARACHUTISTES D'EXTRÉME-Orient

Samedi 3.11.56

Bien Chers Parents

J'ai écrit cette lettre hier au soir, aussi rapidement d'un moment de tranquillité. Je m'excuse de vous répondre, car je suis toujours très attendu de mes nouvelles. Le moral et la santé sont toujours bien, et même la vie de plein air nous est profitable, et nous sommes à ce travail pas beaucoup... sans pour autant être épuisés, et surtout nous surveillons les pistes, et contrôlons toutes les camions, le soir nous devons faire faire la guerre et de attendre la relève avec impatience, car il fait généralement grand, notamment que l'en a tant une qui il nous faut faire une autre... ■



FORCE
LE GÉNÉRAL
N° 22 PA 1

ORDRE GÉNÉRAL N° 5

OFFICIERS, NON-OFFICIERS, CAPORAUX, BRIGADIER ET SOLDATS.

Nous étions au EGYPTE, avec nos Alliés et allies Britanniques

LA FRANCE et le MONDE contre les ennemis sur terre.

Vous pouvez être fier de la mission capitale qui nous est confiée. Je vous dis que nous en avons l'énergie. VIL le faire nous voulons montrer les capacités de nos Alliés sur cette terre d'EGYPTE. J'ai toute confiance en notre Valeur et en votre foi.

Vous l'utiliserez pour montrer que l'EGYPTE a toujours été notre ami. Nous devons y rappeler la FRANCE. Par notre attitude et par notre responsabilité nous avons à cœur d'y faire reconnaître la grâce et l'honneur de notre Patrie.

Le Général BEAUFRE
Commander la force A

Beaufre

LE SAUT SUR PORT-SAÏD

DERNIERS PRÉPARATIFS

Au camp X, baptisé Michel Legrand, la tension est déjà montée d'un cran lorsque le 3 novembre, l'amiral Barjot est venu, accompagné des généraux Gilles et Gracieux, passer en revue les régiments de la 10^e DP. Le 1^{er} RCP du lieutenant-colonel Mayer, le 2^e RPC du lieutenant-colonel Chateau-Jobert et le 3^e RPC dirigé par le commandant Lenoir (adjoint du lieutenant-colonel Bigeard, ce dernier étant encore convalescent suite à un attentat) attendent d'être enfin fixés sur leur sort et se disputent le redoutable honneur de sauter en tête afin d'assurer le succès de la phase aéroportée de l'opération. Le 4

novembre en début de matinée, le général Gilles, commandant des Troupes Aéroportées, annonce au lieutenant-colonel Chateau-Jobert que son choix s'est finalement porté sur le 2^e RPC. Lors d'une première réunion restreinte, le général présente plus en détail la mission déterminante confiée au régiment. L'opération, prévue pour le 5 novembre au matin et baptisée « Telescop », prévoit d'effectuer simultanément le largage de 780 parachutistes britanniques sur l'aérodrome de Gamil (qui devront ensuite pousser sur Port-Saïd) et d'un demi-régiment français (soit 487 hommes) au sud de Port-Saïd. Conan reçoit l'ordre de s'emparer avec le Groupement ouest (composé des 1^{er} et 4^e

compagnies, d'une partie de la Compagnie de Commandement et des Services et de la Compagnie d'Appui, le tout renforcé par la centaine du lieutenant Moutin du 11^e Choc) des ponts du Bassin intérieur et ainsi permettre aux Alliés d'exploiter rapidement en direction d'El Kantara par la rive Ouest du Canal. L'autre moitié du 2^e RPC, aux ordres du lieutenant-colonel Fossey-François (qui commande en second le régiment depuis quelques mois) forme le Groupement est (composé des 2^e et 3^e compagnies, renforcées d'une partie de l'Escadron, du reste de la CCS et de la CA, soit 524 hommes) qui doit sauter en début d'après-midi sur Port-Fouad, situé sur l'autre

Les généraux Gracieux (à gauche) et Gilles (à droite) encadrent l'amiral Barjot lors de sa visite au camp X le 3 novembre 1956 (Photo Bruschi)





Le veille du déclenchement de l'opération aéroportée, l'amiral Barjot accompagné des généraux Gilles et Gracieux vient rendre visite aux régiments de la 10^e DP qui attendent fébrilement au camp X l'ordre de sauter sur les rives du canal. L'amiral serre la main du lieutenant-colonel Chateau-Jobert (chef de corps du 2^e RPC) aux cotés duquel se tient son second le Commandant Fessey-François. Tous deux ignorent encore à ce moment que leur régiment va être désigné pour mener à bien l'opération. Au premier plan à gauche, le commandant Lenoir, qui remplace Bigeard à la tête du 3^e RPC. (Photo Bruschi)

rive du Canal. La phase d'isolement du régiment ne doit pas excéder 24h, un débarquement mené par des éléments amphibiens étant prévu pour le 5 novembre à l'aube. La journée se passe alors en préparatifs fébriles et briefings successifs. Les commandants de compagnies se voient préciser leurs missions respectives. Au groupement ouest : la 1^e compagnie (capitaine Engels) doit s'emparer du pont ouest et établir une tête de pont sur la rive

nord du Bassin intérieur, la 4^e compagnie (lieutenant Fessey-François) doit s'emparer du pont est, la centaine du 11^e Choc doit s'assurer de l'usine des eaux et les éléments de la CA (capitaine Vidal) doivent contrôler la zone sud du dispositif et établir un champs de mines. Au Groupement est : la 2^e compagnie (lieutenant Leborgne) doit s'emparer de la Coast Guard station, la 3^e compagnie (capitaine Barrière) doit contrôler le dépôt de charbon ainsi que les

Lors de la revue du 3 novembre au camp X, on aperçoit casqué derrière l'Amiral Barjot le lieutenant-colonel Mayer, chef de corps du 1^e RCP. (Photo Bruschi)

docks et l'usine électrique, le Commando (capitaine Lebeurrier) doit de son côté mener une reconnaissance de la ville indigène, l'Escadron (capitaine Schlerdin) doit s'emparer des Salines dans leurs parties ouest tandis que les éléments de la CA (lieutenant Cros) neutraliseront la nouvelle Quarantaine. Les cadres étudient minutieusement les photos aériennes et les cartes de leurs objectifs afin de connaître les moindres détails de l'implantation des difficultés qui les attendent et répètent devant la « caisse à sable » les différentes phases de l'opération à venir. Décision est finalement prise de larguer les hommes à 150 mètres, faible altitude qui présente le double intérêt de limiter le temps de descente sous voile, donc l'exposition aux tirs égyptiens, et réduire les risques de dérive. La zone de saut choisie (baptisée n° 5) est située au sud de l'usine des eaux. Petit rectangle de terre sablonneuse de 300 mètres de large par 500 mètres de long coincé entre le lac Menzaléh et le Canal, traversé par la route et



PORTRAIT

LIEUTENANT-COLONEL CHATEAU-JOBERT DIT « CONAN »

Pierre Chateau-Jobert est né en 1912 à Morlaix. Pupille de la Nation, il effectue son service militaire en 1934-1935, puis entre, comme sous-lieutenant de réserve, à l'Ecole d'application d'artillerie. Blessé en juin 1940, il est soigné à l'hôpital de Vannes d'où il s'évade pour embarquer à destination de l'Angleterre. Il s'engage dans les Forces Françaises Libres sous le nom de guerre de « Conan ». Servant d'abord comme lieutenant à la 13^e DBLE il participe à la campagne d'Erythrée puis prend part ensuite, avec le 1^{er} Régiment d'artillerie FFL, aux campagnes de Syrie et de Libye où il est blessé le 11 février 1942. Promu capitaine en septembre 1942, il est affecté à sa demande dans les parachutistes. Il prend en novembre 1943 le commandement du 3^e Bataillon d'infanterie de l'Air (3^e BIA) qui devient en juillet 1944 le 3^e Régiment de chasseurs parachutistes (3^e RCP). Il participe avec lui aux combats de la Libération, en Bretagne puis dans le centre et en région lyonnaise. En décembre 1944, il est promu chef de bataillon et remet le commandement du 3^e RCP au lieutenant-colonel de Bollardière. Pierre Chateau-Jobert crée le 1^{er} avril 1945 le Centre Ecole de Parachutisme militaire à Lannion. Chef de bataillon à la fin de la guerre, il crée en mars 1946 le Centre Ecole de Parachutisme militaire (CEPM) de Pau-Idron. On le retrouve en Indochine commandant la Demi-brigade coloniale de commandos parachutistes (DBCCP) de décembre 1947 à juillet 1948. En 1949 et 1950, il commande en second la 1^{re} DBCCP de Vannes-Meucon et est promu lieutenant-colonel. Lors de son second séjour en Indochine, il commande de nouveau la DBCCP et les Troupes aéroportées Sud puis reprend en 1952 et 1953 le commandement de la 1^{re} DBCCP de Vannes en métropole. Il sert ensuite à l'Etat-major des Forces terrestres, maritimes et aériennes d'Afrique du Nord à Alger (1953-1955) avant de commander le 2^e RPC en Algérie avec lequel il saute sur



Port Said. En 1957, il commande à Bayonne la Brigade de Parachutistes coloniaux (BPC) qui devient, en décembre 1958, la Brigade parachutiste d'Outre-Mer. En mai 1958, il se prononce en faveur du maintien de l'Algérie française. En mars 1961, il est affecté au Niger et à l'occasion du putsch d'avril 1961, affirme son appui au maintien de l'Algérie française ce qui lui vaudra plusieurs mois d'arrêts de forteresse. En janvier 1962, il entre dans la clandestinité et prend le commandement de l'OAS de l'Est-Algérien. Condamné à mort par contumace en 1965 par la Cour de Sûreté de l'Etat, il profite du décret d'amnistie de 1968 et rentre en France après un long exil. Pierre Chateau-Jobert est décédé le 29 décembre 2005, il était Commandeur de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération et titulaire de 11 citations.



Buste présenté dans la salle d'honneur du 2^e RPIMa de la tenue de sortie du lieutenant-colonel Chateau-Jobert dit Conan qui commandait alors le 2^e RPC.

Carnet des services aériens (dit de saut) du parachutiste François Barnes du 2^e RPC ouvert à la page du saut opérationnel du 5 novembre 1956 sur Port-Saïd. Ce saut OPS est ainsi inscrit réglementairement en rouge. (Collection particulière).



Photographie aérienne utilisée lors de la préparation de l'opération aéroportée du 5 novembre 1956 et présentant les deux DZ destinées à recevoir les paras du 2^e RPC. (Collection Salle d'Honneur du 2^e RPIMa)





Le sous-lieutenant Joly de l'ERA (ancien des Glières et d'Indochine, détaché de la BE-TAP) pose devant l'un des Nord 2501 qui vont larguer d'ici peu les parachutistes du 2^e RPC sur Port-Said et Port-Fouad. (Photo Bruschi)



L'embarquement des parachutistes du Groupement Ouest dans les avions sur l'aérodrome de Tymbou à 3h30 le 5 novembre 1956. (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa)



Photographie aérienne des objectifs du Groupement Ouest. Au premier plan la passerelle qui sautera à l'approche des paras de la 4^e compagnie et à l'arrière-plan le pont d'El Raswa. Sur la gauche, l'usine d'épuration des eaux, objectif de la centaine Moutin du 11^e Choc.



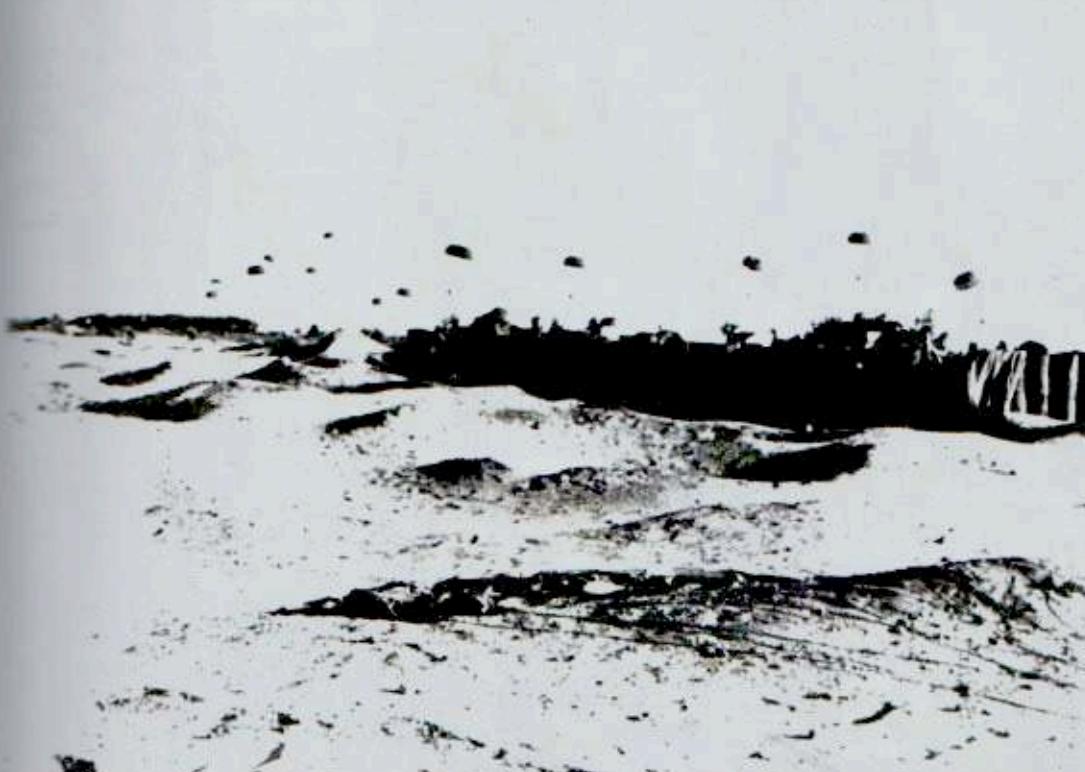
Parachutistes du 11^e Choc (centaine du lieutenant Moutin, stick du sergent Isaac) équipés pour le saut, on notera les casques repeints couleur sable pour l'opération de Suez. (photo Faure)



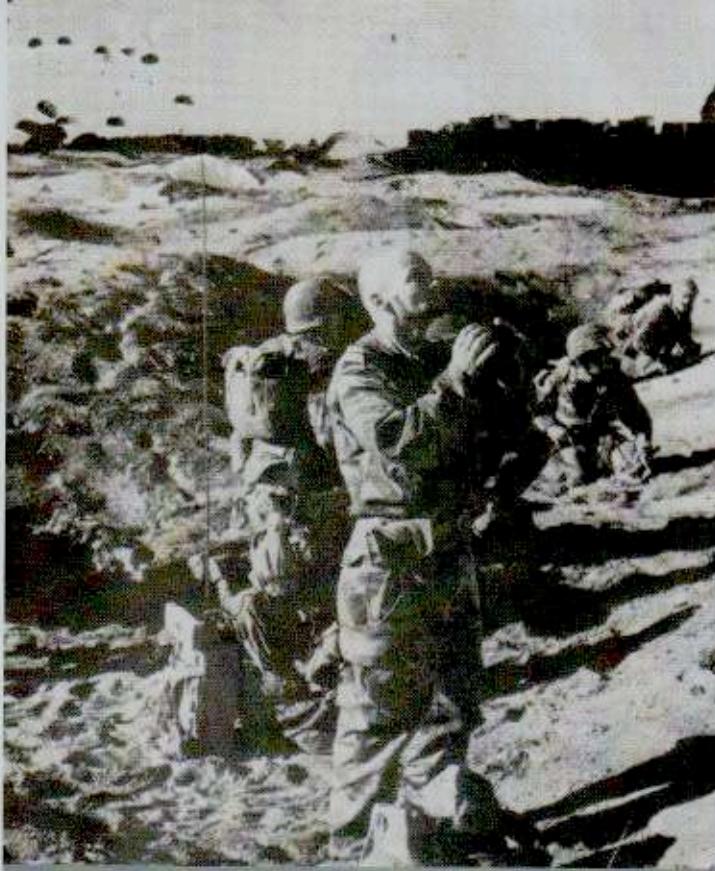
la voie ferrée reliant Port-Saïd au Caire, la DZ présente d'importants risques de noyades, surtout pour des hommes lourdement chargés comme le seront les parachutistes. Afin de parer à toutes éventualités, il est prévu qu'une équipe de nageurs de combat du 11^e Choc se tiendra prête pour

récupérer les malchanceux. Les forces égyptiennes sont évaluées à deux bataillons d'infanterie déployés à Port-Saïd et Port-Fouad, renforcés par un bataillon de chars T34, une compagnie de canons automoteurs plus quelques canons anti-char, une batterie d'artillerie doublée d'une bat-

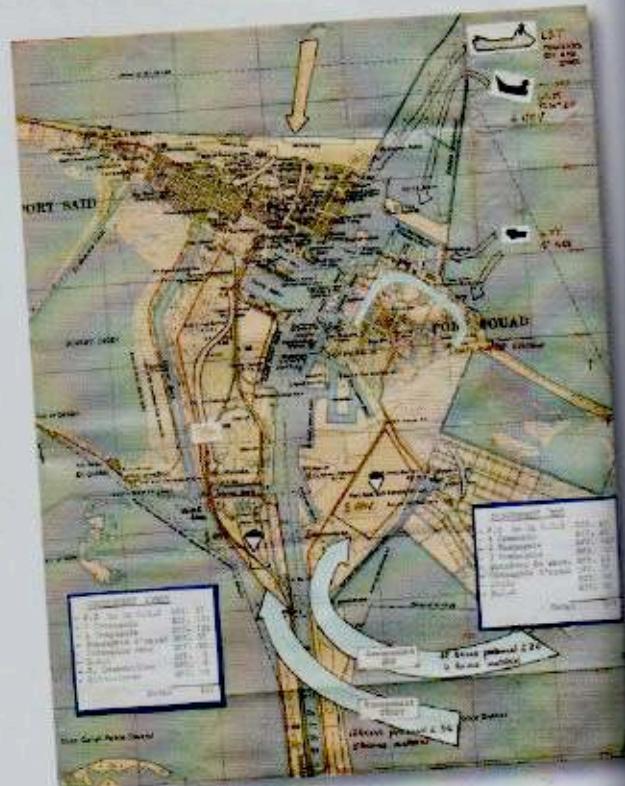
terie anti-aérienne légère. Les renseignements confirment aussi la présence de plusieurs centaines de Feddayins (les fameux volontaires de la mort de Nasser) dispersés et dotés d'un important armement individuel russe et tchèque. Une brigade blindée est aussi positionnée autour d'El Kantara.



Les parachutistes du Groupement Conan sautent sur la zone de saut N° 5 au matin du 5 novembre. Au premier plan, les parachutes abandonnés.



Le lieutenant-colonel Château-Jobert observe le largage des derniers éléments du Groupement Ouest sur la DZ de Port-Saïd (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).



Carte ayant servi à la préparation des opérations sur Port Said et Port Fouad actuellement conservée dans la salle d'honneur du 2^e RPIMa à la Réunion. (Collection 2^e RPIMa)

Le PC de Conan sur la DZ de Port-Saïd vient d'établir le contact avec le général Gilles qui survole la zone de saut. A gauche, le capitaine Griffith, officier de liaison britannique détaché au PC du 2^e RPC. (Photo ECPAD)



Les parachutistes du Groupe-Ouest progressent à l'abri du remblai de la voie ferrée (coll. Salle d'honneur du 2^e RPC).

Le général Gracieux assiste à 19h30 avec Conan au dernier briefing des commandants de compagnie. L'ordre formel de déclencher l'opération « Telescop » est enfin reçu à minuit. Le 2^e RPC est rassemblé au camp X à 0H30 avec armes et munitions et prend dans l'obscurité le chemin de l'aérodrome de Tymbou à bord des GMC. La perception des parachutes s'effectue vers 1h30 puis à 3h30 c'est l'embarquement dans les appareils. Seize Nord 2501 appartenant aux Groupes « Touraine » et « Poitou » transportent le personnel et 4 autres le matériel lourd, ces derniers chargés chacun à 3,8 tonnes. Les visages sont graves sous le casque et la tension est à son comble lorsque les hommes reçoivent l'ordre de se préparer. Ecrasés par le poids des parachutes (le ventral a été conservé bien qu'inutile à cette altitude) et encombrés par leurs gaines certains parachutistes ont bien du mal à se mouvoir. Pour Conan, il s'agit du 26^e saut d'opération, mais pour les jeunes parachutistes appelés du contingent qui composent à 80% de l'effectif du « 2 » ce saut revêt d'avantage le caractère d'un adoubement. Sauront-ils se montrer à la hauteur des exploits des anciens de Bretagne, de Hollande et d'Indochine ? L'encaissement est solide, mais le temps n'est plus au doute, c'est désormais celui de l'action. A 4h40, les Nord 2501 transportant chacun 30 parachutistes et deux largueurs s'arrachent l'un après l'autre du sol et se mettent en formation avec intervalle à huit secondes, cap au Sud.



Un dépôt d'essence s'enflamme sous les tirs de l'aviation sous les yeux des parachutistes du 2^e RPC (coll. Marcel Béhar).

LA CONQUÊTE DE LA RIVE AFRICAINE DU CANAL

Il fait jour lorsque les avions atteignent la côte égyptienne et se placent en deux colonnes à la verticale de l'objectif. Debout, en position depuis plus de vingt minutes, les hommes du 2^e RPC sont chahutés par les turbulences et serrés les uns contre les autres, s'agrippent fermement à leurs SOA, prêts à s'éjecter par les deux portes béantes. La sonnerie retentit dans les carlingues et le voyant passe au vert. Il est 7h30 lorsque les premiers parachutistes franchissent la portière pour se jeter dans le vide encouragés par le GO ! des moniteurs. Telles des fleurs du ciel, les coupoles se déplient sous les tirs nourris des armes automatiques. Le sergent Bel-

tit dans les carlingues et le voyant passe au vert. Il est 7h30 lorsque les premiers parachutistes franchissent la portière pour se jeter dans le vide encouragés par le GO ! des moniteurs. Telles des fleurs du ciel, les coupoles se déplient sous les tirs nourris des armes automatiques. Le sergent Bel-

Insigne porté au 2^e RPC lors de sa création en Algérie. Hérité du 1^e BPC, il sera abandonné au retour d'Egypte.





lon est tué avant même de toucher le sol, pourtant les tirs égyptiens semblent assez mal ajustés. On relève deux refus de saut à la 4^e compagnie (ces deux parachutistes sauteront finalement avec leurs camarades du groupement ouest l'après-midi même). Surpris par la rapidité de la descente et manquant d'expérience, beaucoup de paras n'ont pas le temps de larguer correctement leurs leg-bags. Une partie du

**Le pont d'El Raswa,
objectif de la 1^e
compagnie du 2^e
RPC (Coll. Salle
d'honneur du 2^e
RPIMa).**

matériel et de l'armement est ainsi perdue ou détériorée, mais quelques secondes plus tard, c'est le rude contact avec le sol. Plusieurs parachutistes se « cassent » à l'atterrissement et le regroupement des sections se déroule dans un certain désordre, tandis que les balles claquent et qu'éclatent les premiers obus de mortiers sur la DZ parsemée de tas de sable dragué dans le canal, qui sont autant d'abris naturels providentiels. A 7h35, c'est le tour de la Centaine du 11^e Choc d'être larguée. Plusieurs paras dérivent trop au nord et un chasseur est abattu presque à bout portant sans avoir pu se déséquiper. Comme prévu, les parachutes sont abandonnés sur place et les hommes des 1^e et 4^e compagnies se ruent en avant avec en point de mire le pont rail-route d'El Raswa et le pont de bois (ou passerelle est). Ils bénéficient immédiatement des straffings de l'aviation grâce au lieutenant Andrieux du Poste de guidage Air. Fixée temporairement par des tirs de mitrailleuses, la compagnie du capitaine En-

gels peut ainsi reprendre rapidement sa progression. Cet appui aérien déterminant permet de bousculer les troupes égyptiennes et de réduire au silence un canon de 30 mm défendant l'accès au pont. A 8h50, « Bleu » (indicatif de la 1^e compagnie) enlève le pont ouest (ou pont d'El Raswa) qui est demeuré intact malgré la découverte sous le tablier d'un dispositif d'explosion à retardement inachevé. Elle franchit dans la foulée le Bassin intérieur, éradiquant toute résistance aux abords du pont puis fixe ses éléments avancées 300 mètres plus loin en protection face à l'ennemi. Les égyptiens refluent en désordre en direction du dépôt Shell. Simultanément, la 4^e compagnie du lieutenant Fesselet, après s'être infiltrée à travers un terrain très compartimenté composé de jardins où une trentaine de soldats égyptiens ont été abattus puis avoir franchi le mur d'enceinte de l'usine des eaux, a finalement atteint la passerelle. Mais celle-ci explose littéralement sous les yeux des éléments de tête avec les der-



Casque français modèle 1951 avec sous-casque TAP modèle 1950 à mentonnière caractéristique. On relèvera la peinture sable appliquée en unité pour l'opération de Suez. (Collection Tarrius).



Parachutage du matériel lourd du Groupement Ouest sur la DZ de Port-Said le 5 novembre au matin (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMA).

TÉMOIGNAGE MARC DOMARCHI, PARACHUTISTE À LA 1^{RE} COMPAGNIE DU 2^e RPC.

« 7h15 : Dans quelques minutes, c'est le saut. Assis sur la banquette du Nord 2501, comme une trentaine de paras de la 1^{re} compagnie du 2^e régiment de parachutistes coloniaux, on se regarde, on échange des clins d'œil, mais ça cogite dur sous le casque lourd. Nous sommes, presque tous, des appelés de la classe 55/28, en Algérie depuis un an. Le djebel, le crapahut, les accrochages, les morts, les blessés, tout cela on connaît. Mais, à cet instant précis, c'est le passage de la portière, le saut vers l'inconnu ; bien sûr nous connaissons notre objectif : la 1^{re} compagnie a pour mission de prendre et de conserver intact un pont rali et route tournant, l'objectif est vital car c'est le seul accès routier à Port-Said. Mais, déjà, la proche banlieue de cette cité de 150 000 habitants est en vue. La DCA égyptienne nous tire dessus, les petits nuages noirs des explosions font tanguer l'avion et nous avec. Chapeau le pilote ! Comme à l'exercice, il garde l'axe du largage impeccable. »

Il est 7 h 30 : La lumière verte s'allume, le klaxon retentit à la vitesse d'un TGV, mais quand même, en bon ordre, les deux sticks bondissent par les deux portes dans le vide. Salves d'accueil très nourries, armes de tous calibres, déjà quelques blessés et un mort en l'air. Largués à 150 mètres d'altitude, 17 secondes de descente qui me paraissent une éternité. Atterrissage sur le remblai de la voie de chemin de fer, dégrafage du parachute abandonné sur place, repérage des copains et gradés de ma section et on fonce vers l'objectif malgré les tirs violents des mitrailleuses quadruples installées autour du pont. En cours de progression, je vois un para de ma compagnie étendu, face contre terre, parachute non dégrafé. Je l'appelle, pas de réponse ! Tout en restant courbé, car ça tire toujours très fort, je m'approche et lui mets la main sur l'épaule. Il est mort, tué en l'air. Ce para était le sergent Bellon, il nous avait rejoints quelques jours avant le départ pour Chypre. Il était, dans le civil, chef de cabinet à la préfecture de Tizi-Ouzou. Ancien SAS, compagnon d'armes de notre colonel Chateau-Jobert et du capitaine Engels qui commandait ma compagnie, tous deux anciens SAS aussi. Il avait sollicité un congé de trois mois pour servir dans un régiment para en Algérie. Je continue ma progression et, au fur et à mesure, je retrouve les gens de ma section. »

On se rapproche de notre objectif, le fameux pont, les obus de mortiers éclatent un peu trop près à mon goût. Les avions de chasse tirent au canon et lâchent quelques roquettes ; cela nous permet de progresser plus vite vers l'objectif. Quand nous ne sommes plus qu'à une centaine de mètres du pont, les Égyptiens partent en courant, abandonnant mortiers, mitrailleuses et fusils-mitrailleurs. Le pont est pris dans la foulée, « intact ». Il n'est pas encore 9 heures du matin. »



1007100H
1007100
100710000290
100710000300
100710000310
100710000320

Plaque d'identité modèle 1950 du parachutiste Marc Domarchi



Le Lieutenant-colonel Château-Jobert et les éléments de son PC remontant le long de la route vers le Nord (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).

Les parachutistes du Groupement Ouest observent les effets des strafing de l'aviation sur la rive orientale du Canal (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).

Insigne tissé de la 10^e DP
du général Massu



mers soldats égyptiens qui tentaient de la franchir. Une section égyptienne qui tente de s'enfuir dans une embarcation de fortune est anéantie par les tirs de « Gris » (indicatif de la 4^e compagnie). La Centaine du 11^e Choc achève de son côté le nettoyage de l'usine des eaux où elle découvre de nombreux blessés civils. Le parachutage des matériels lourds, identifiables aux multiples corolles colorées qui soutiennent la charge, a été salué à son tour sur la DZ par des tirs nourris de mortiers semblant provenir de la Quarantaine et deux jeeps ont même atterri directement chez l'ennemi où elles ont été immédiatement détruites. La récupération des mortiers de 81 mm ainsi que des canons de 75 et 105 SR permet aux parachutistes du « 2 » d'envisager plus sereinement un éventuel retour offensif des Égyptiens. Le lieutenant-colonel Chateau-Jobert secondé du capitaine Duteil et accompagné du capitaine Griffith (officier de liaison britannique) installe son PC à l'usine des eaux et peut confirmer au général Gilles, qui survole la zone des combats, le succès initial de l'opération. Après s'être assuré de l'ancrage de son dispositif toujours harcelé par des tirs égyptiens, Chateau-Jobert demande l'évacuation par hélicoptère de 6 blessés graves (sur les 21 que compte au total le Groupe-ment ouest) et déplore la perte de 5 tués (dont 2 du 11^e Choc). Il a fallu moins d'une heure et demie au Groupe-ment ouest pour coiffer tous ses objectifs. Parallèlement, les *Hastings* et les *Valetta* de la RAF ont largué dès 7h15 les paras du 3^e Bataillon du Parachute Regiment (16th Brigade) sur Gamil malgré les tirs de DCA qui ont touché plusieurs appareils. L'aérodrome où les Égyptiens avaient aménagé quelques ouvrages défensifs bétonnés



Une des jeeps du Groupement Conan semble se diriger vers les lignes égyptiennes. Plusieurs seront ainsi détruites par les Égyptiens (Coll. Marcel Béhar).



Soldats égyptiens abattus sur leur position de défense (Coll. Marcel Béhar).



Le parachutiste Marc Domarchi de la 1^e compagnie du 2^e RPC prend la pose sur un canon Bofors enlevé aux Égyptiens. Derrière lui le canal de dérivation vers le Canal de Suez (Coll. Marc Domarchi).

Un bren carrier pris au
Egyptiens et bientôt utilisé
par les parachutistes du 2^e
RPC (Coll. Salle d'honneur
du 2^e RPIMa).



est conquis au prix de pertes significatives puis fermement tenu par les parachutistes britanniques.

Epaulés par les avions de la Fleet Air Arm, les éléments de pointe du 3rd para avancent en direction de Port-Saïd. Ils

atteignent vers 10h30 le cimetière où les positions égyptiennes ont été matraquées par les tirs de la Marine puis se déploient jusqu'à la caserne des gardes-côtes.

A 13h50, le PC volant annonce après quelques tergiversa-

tions que la seconde phase de « Télescope » va se dérouler comme prévu mais que le Groupement ouest ne sera finalement pas renforcé par des éléments du 1^{er} RCP qui ronge toujours son frein au camp X. ■

Le pont d'El Raswa est tombé intact entre les mains des parachutistes de la 1^{re} compagnie qui achèvent de nettoyer ses abords (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).





Canon de 57 antichar et canon antiaérien Hispano Suiza de 30 mm aux abords ouest du pont d'El Raswa (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).



Avers et revers du fanion de la 1^{re} compagnie du 2^e RPC (Coll. Marc Domarchi).



Les parachutistes britanniques du 3rd Para prennent le contrôle du terrain de Gamil.

LE SAUT SUR PORT-FOUAD ET LE DÉBARQUEMENT DU 6 NOVEMBRE

LA CONQUÊTE DE LA RIVE ORIENTALE DU CANAL

Il est 8h30, lorsque la seconde moitié du 2^e RPC quitte à son tour le camp X afin de rejoindre l'aérodrome de Tymbou. A l'entrée, les largueurs identifiés par de larges numéros sur la poitrine et dans le dos sautent

sur les marchepieds des GMC. Ils guident les conducteurs jusqu'à l'alignement parfait des Nord 2501 qui attendent leur cargaison humaine et sous les ailes desquels les parachutes sont soigneusement rangés en faisceaux. Les hommes et leur matériel embarquent en fin de matinée à 36 par appareil dans

les 19 Noratlas qui atteignent ainsi leur capacité maximale. A 12h30, conformément au plan établi, les avions décollent en direction de Port-Fouad. A 15h15, ils survolent leur objectif et les paras s'élancent au-dessus de la zone de saut n°6 à une hauteur de 150 mètres. Après le bruit assourdissant

Les cadres du Commando du 2^e RPC préparent le saut sur Port-Fouad. De droite à gauche, le lieutenant Hubert, le capitaine Lebeurrier (chef du Commando), les adjudants Paillard et Bessonneau. (Collection Hubert)





Photo aérienne des objectifs du groupement Est, sur la rive orientale du Canal ayant servi à l'époque pour la préparation des opérations. (Photo salle d'honneur du 2^e RPIMa).

des moteurs, c'est le silence du ciel. Incident rarissime, le parachutiste Gabrielli de la 3^e compagnie reste accroché à l'avion sans doute du fait d'une mauvaise sortie. Les largueurs tentent de le ramener à bord sans succès. A l'issue de lon-

gues minutes d'angoisse, il parvient enfin à se libérer et à utiliser son parachute ventral de secours. Porté disparu après avoir été aperçu en vie par les aviateurs non loin du rivage, son corps sera retrouvé le 11 novembre sur la lagune,

Les Noratias attendent les paras de la deuxième vague sur l'aérodrome de Tymbou en vue du largage sur Port-Fouad.
(Photo Bruschi)

délesté de ses équipements, sans blessure apparente. Une enquête confiée au capitaine Mosconi et au lieutenant Willems, tous deux issus du 1^{er} RCP et rattachés aux pathfinders, tentera d'élucider les conditions exactes de sa mort. Les parachutistes du Groupe Fossey-François n'ont pas encore touché terre qu'ils sont aussitôt accueillis par de violents tirs provenant des îles sud de Port-Fouad et des quais de Port-Saïd où sont embossés plusieurs chars T34, épaulés de canons automoteurs SU 100. Leurs camarades postés à environ 1000 mètres sur l'autre rive du canal peuvent entendre la clamour guerrière



TÉMOIGNAGE GÉRARD HUBERT ALORS LIEUTENANT AU COMMANDO DU 2^e RPC

Le Commando du régiment, arrivé en Algérie juste à temps pour participer à l'opération d'Egypte, est une petite unité, non administrative, attribuée par la Demi Brigade Coloniale de Commandos parachutistes au 2^e RPC. Il est confié au capitaine Gildas Lebeurrier, figure des parachutistes sans distinction de couleur de bérét, ancien des campagnes de France, de Corée et d'Indochine, bientôt élevé au grade de Commandeur de la Légion d'honneur. Je suis son adjoint et commande un groupe avec un sergent-chef décoré et dix parachutistes. L'effectif du Commando est de 53 hommes (2 officiers, 7 sous-officiers

et 44 caporaux et hommes de troupe), en fait 45 personnels disponibles pour le saut compte tenu des contraintes inhérentes. L'encadrement est de carrière, confirmé, mais la troupe est en majeure partie composée d'appelés du contingent. Le 5 novembre au matin, la moitié du régiment saute sur Port Said avec son colonel, Chateau-Jobert dit Conan. Après une demi-journée d'anxiété, craignant que la partie ne soit remise, ou pire, annulée, nous partons enfin pour l'aérodrome de Tymbou, Les Nord 2501 nous attendent sur la piste, imbriqués ailes dans ailes. Les moniteurs-largueurs sautent sur les marchepieds des GMC et dirigent les sticks préalablement constitués vers leurs avions. Le moment est plutôt impressionnant. La deuxième moitié du régiment embarque aux ordres du lieutenant-colonel Fossey-François, commandant en second. Enfin, après 5h35 de vol (d'après mon carnet des services aériens, saut à 150 mètres). Malgré la faible altitude de largage, les parachutes ventraux ont été conservés bien que parfaitement inutiles et encombrants. Le temps de larguer les lourds sacs Bergham attachés à la barrette du dorsal avec une corde commando, un piquet de tente bloquant le noeud dit « tête d'alouette », le sol est là !

Pour le Commando, c'est le baptême du feu. Heureusement, la zone de saut est faite de sable et très bohutée. Les abus de mortiers qui explosent en nombre se révèlent, relativement, inoffensifs et les tirs nourris d'armes automatiques des Égyptiens s'avèrent assez imprécis. Le Commando compte néanmoins un blessé tandis que le regroupement s'opère dans un certain désordre. Nous progres-



Diplôme du brevet militaire de parachutiste du lieutenant Gérard Hubert qui sert alors au Commando du 2^e RPC lors du saut sur Port-Fouad.



Le lieutenant Gérard Hubert, adjoint du capitaine Lebeurrier au Commando du 2^e RPC. Sur son épaule, l'insigne de la Brigade de parachutistes coloniaux et sur sa poitrine le premier modèle d'insigne porté au « 2 » en Algérie. (Photo Hubert)

sons rapidement en direction de notre objectif : la caserne des Fedayins, bâtiment neuf situé en périphérie sud de Port Fouad. Après quelques centaines de mètres de course, regroupant au passage tous ceux qui se présentent sans trop distinguer les compagnies, premier arrêt en ligne le long d'une légère butte de terre afin de faire face à un semblant de contre-attaque menée par une centaine d'Égyptiens. Une stricte discipline d'ouverture du feu permet de les laisser s'approcher à moins de 50 mètres. Le déclenchement brutal du tir, toutes armes confondues, en couche net un bon nombre sur le terrain landin que les autres font demi-tour, avec ou sans brodequins.

Avec une majorité de parachutistes du Commando, je poursuis vers la caserne, toujours aussi insolente de blancheur. Tout en courant, nous observons alors l'arrivée devant le bâtiment de plusieurs véhicules et engins. A plus de 500 mètres, mieux qu'à l'exercice, le tireur au FM 24-29 les allume. Les chauffeurs d'une jeep et d'un power-wagon sont tués sur leurs sièges. Ainsi que quelques servants d'une pièce d'artillerie de campagne que l'ennemi cherchait à mettre en batterie pour traiter la zone de saut encore sensible. Cette courte pose passée, nous reprenons l'attaque. En fait peu de résistance. Ceux qui ont écrit sur le sujet nous octroient un bilan plus important que j'en conserve le souvenir... La caserne, que dis-je ? La grotte d'Ali-Baba est occupée. Des piles de caisses d'armes neuves en provenance d'Europe de l'Est et d'Union Soviétique s'élèvent jusqu'aux plafonds (les munitions, sans doute par précaution sont stockées à l'extérieur). Le Commando se regroupe, une section et une pièce de 106 SR sont données en renfort tandis que la nuit tombe sur la ville. Il semble que, sur Port-Fouad, les combats aient pratiquement cessé. Quelques heures plus tard, l'arrivée des plénipotentiaires est annoncée.



Les parachutistes du 1^{er} RCP restent cloués au sol au camp X, attendant de sauter éventuellement en renfort du "2"



Les GMC déposent les parachutistes du 2^e RPC (Groupement Fossey-François) à l'aérodrome de Tymbou au matin du 5 novembre devant les Nord 2501 soigneusement alignés. (photo Bruschi)



Embarquement des parachutistes du 2^e RPC en milieu de journée du 5 novembre à destination de Port-Fouad Coll. Marcel Béhar).



Ce parachutiste de l'Escadron du 2^e RPC s'apprête à franchir la portière pour sauter sur la DZ Est (Photo Bruschi).



qui s'élève quelques secondes avant le roulé-boulé. Le lieutenant-colonel Chateau-Jobert donne l'ordre d'appuyer le Groupement avec les canons de 40 et de 57 mm capturés quelques heures plus tôt tandis que les Corsair straffent les blindés égyptiens trop téméraires. Le parachutiste Lucien Lees est tué par éclat sur la DZ où explosent en nombre les obus de mortiers égyptiens. Les sections, voire les compagnies, sont mélangées au sol et le regroupement s'avère plutôt

sommaire au milieu des ondulations de sable. Conformément aux ordres reçus les parachutistes, une fois dégrafés et après un bref moment de flottement, se précipitent en avant sous les cris des cadres. Comme l'écrivit Conan quelques années plus tard dans ses mémoires : « On ne peut pas compter sur un total effet de surprise. Dès l'arrivée au sol, chaque para doit foncer sans attendre les autres, ainsi le regroupement se fera à l'arrivée, sur l'objectif. A défaut de surprise, c'est la

vitesse qui doit y suppléer. Il faut foncer ! ». Le Groupement progresse vers le Nord, à l'intérieur de la ville. La 2^e compagnie du lieutenant Leborgne rush sur la station des gardes côtes dont elle s'empare sans coup férir, abattant une vingtaine de défenseurs égyptiens. La 3^e compagnie du capitaine Barrière (lui aussi ancien parachutiste SAS de la France Libre) progresse le long des bassins, étouffant les résistances pour finalement atteindre les installations portuaires et le ferry

Regroupement du matériel lourd sur la zone de saut de Port Fouad. A droite, une des jeeps inutilisables suite au largage (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).

Largage du matériel lourd sur la NZ de Port-Fouad par les Nord 2501 (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).

DATE	PARACHUTISTE à voler	GRADE PARACHUTISTE	Nombre de sauts effectués	DATE DE L'ARRIVÉE	TYPE DE VÉHICULE	TYPE DE MATERIEL	DATE DE L'ARRIVÉE	TYPE DE VÉHICULE	TYPE DE MATERIEL
5.11.56	TACI	NCO TELLOU	1	5.11.56					

Carnets des services aériens de l'aspirant Marcel Béhar de la compagnie d'appui du 2^e RPC ouvert à la page du saut OPS sur Port-Fouad en date du 5 novembre 1956.



boat intact. Le Commando du capitaine Lebeurrier marche sur la ville indigène, mais il doit faire face à un retour offensif d'une centaine de Fedayins. Stopnée nette par les tirs ajustés des parachutistes, la charge des volontaires de la mort tourne au carnage. Reflant dans le plus grand désordre, ils sont talonnés par les commandos qui prennent d'assaut leur caserne et s'emparent d'un important armement. L'Escadron du capitaine Schlerdin tient les Salines en liaison avec la 2^e compagnie. Les éléments de

la CA ont en partie récupéré le matériel lourd parachuté dans un second temps sur la DZ, tout en réduisant au silence les servants de deux mortiers et d'une mitrailleuse retranchés à la Quarantaine. Le lieutenant-colonel Fossey-François installe son PC dans les bâtiments de la compagnie des Salines et rend compte à « Amarante autorité » (indicatif du lieutenant-colonel Chateau-Jobert) que tous les objectifs sont atteints. Les Egyptiens sont alors en pleine débâcle, harcelés sans répit par les patrouilles en vol de Corsair

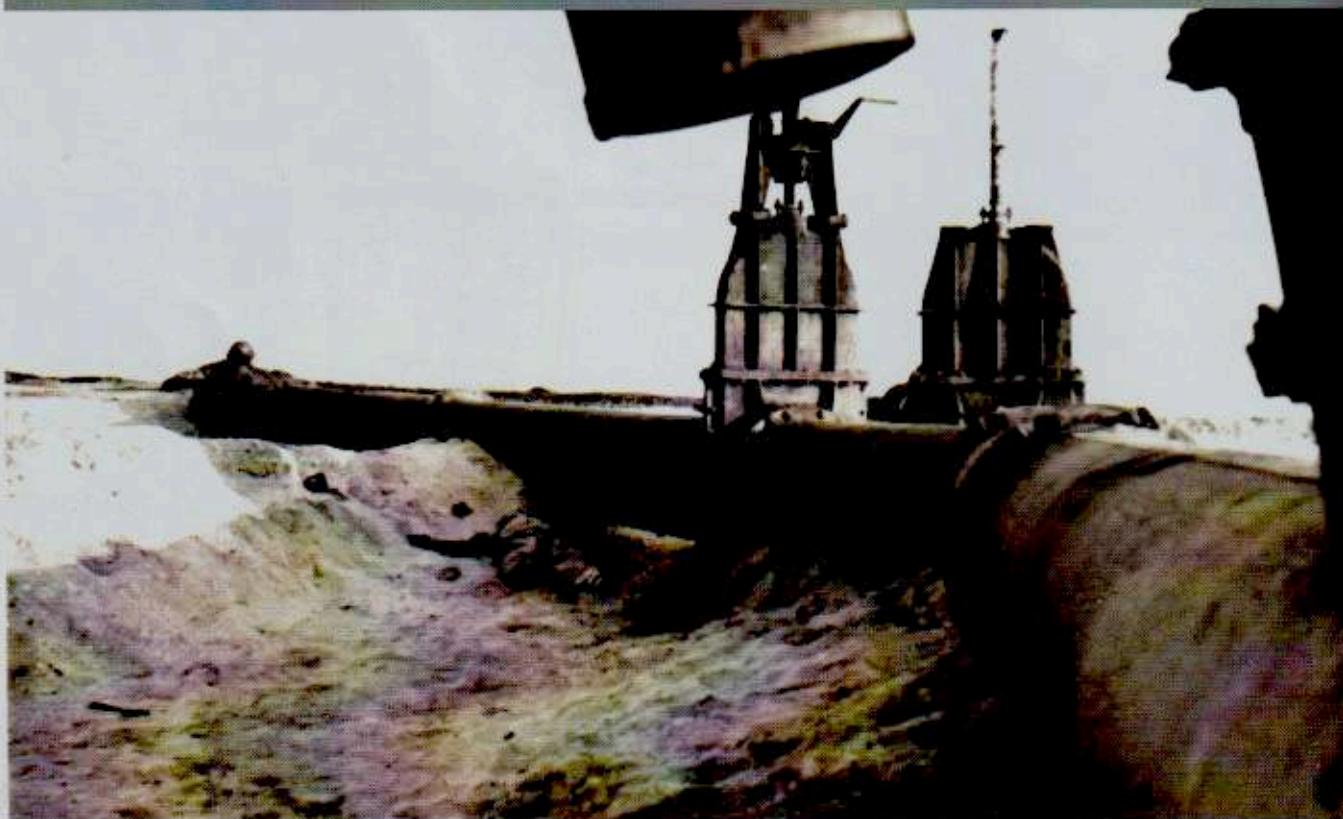
Drapeau récupéré par le lieutenant Hubert lors de la prise de la caserne des Fedayins par le Commando du 2^e RPC.

de l'Aéronavale, certains n'hésitent pas à se déchausser afin de courir plus rapidement. Le Groupement Est déplore 1 tué et 10 blessés, dont 4 graves.

L'ÉCHEC DES POURPARLERS

A 16h15, un contact téléphonique est pris entre le lieutenant-colonel Chateau-Jobert et le colonel égyptien Rusdhi qui demande une entrevue pour le général El Moggy, gouverneur militaire de Port-Saïd, afin d'éviter des pertes cruelles au sein de la population civile. Un cessez-le-feu provisoire est décidé pour permettre l'ouverture de discussions entre autorités. L'antenne chirurgicale du capitaine Robert est larguée à 17h et se met aussitôt à l'ouvrage, lorsqu'un quart d'heure plus tard des parlementaires égyptiens se présentent au pont ouest sous couvert d'un drapeau blanc. Le général Butler (commandant la 16^e Brigade parachutiste britannique et

Les hommes du 2^e RPC progressent le long d'un pipeline après avoir éliminé toute résistance égyptienne (Coll. Marcel Béhar).



Casqué et armé de son fusil MAS 36 CR 39 à crosse pliante caractéristique, ce parachutiste observe les installations de Port-Saïd sur la rive Ouest du Canal où l'on aperçoit les stigmates des bombardements de l'aviation. (Photo Leuliette)

exerçant toute autorité sur le Groupement ouest), arrivé un peu plus tôt par hélicoptère, rencontre le général El Moggy au PC de Conan afin de lui indiquer les « termes temporaires d'un cessez-le-feu », qui équivalent selon lui à une reddition. L'entrevue est très tendue du fait de la traditionnelle hostilité des Egyptiens envers la Grande-Bretagne. La tentative maladroite du reporter du SCA Paul Corcuff pour immortaliser la scène n'arrange pas les choses, exacerbant l'exaspération du général El Moggy. De plus la réponse à ce qui peut être perçu comme un véritable ultimatum doit être donnée au plus tard à 21h30. Il est 22h25, lorsque le Caire répond par la négative aux propositions des alliés provoquant la reprise des hostilités dès 22h30. Le débarquement de la force amphibie fixé au lendemain est donc maintenu. Le lieutenant-colonel Fossey-François parvient de son côté à négocier un cessez-le-feu local avec le chef de la police de Port-Fouad afin d'éviter à la population civile les affres d'un bombardement. A 2h, il adresse un ordre écrit à ce dernier, lui enjoignant de consigner la population à domicile et autorisant les policiers en uniformes, mais sans armes, à circuler jusqu'à 5h pour diffuser cet avertissement. L'officier égyptien obtempère et à 4h15 fait remettre aux parachutistes 25 armes de guerre. Les parachutistes obtiennent ainsi avec habileté et diplomatie le contrôle de nombreux points névralgiques puis patrouillent



La caserne des Fedayins, objectif du Commando du 2^e RPC (Coll. Salle d'honneur du 2^e RPIMa).

dans les rues, accompagnés de policiers égyptiens pour empêcher les pillages. L'arsenal, l'usine électrique ou encore l'embarcadère sont ainsi occupés avant l'aube sans un coup de feu.

L'OPÉRATION AMPHIBIE

Le convoi naval français a quitté Limassol le 4 novembre vers 17h, il a effectué sa jonction avec le convoi britannique le lendemain puis un peu plus tard avec les bâtiments venus d'Algérie et de Malte. Il est 23h lorsque le Task Group approche du chenal et se scinde en deux éléments, les Britanniques croisent vers Port-Saïd et les Français vers Port-Fouad. Il est 5h40 lorsque le 1^{er} REP de Brothier obtient confirmation que

le Groupement Est tient fermement Port-Fouad et pourra ainsi guider le débarquement. A 6h, le bombardement aéronaval commence sur Port-Saïd. Les blindés égyptiens se trouvant sur la rive ouest ripostent et prennent alors à partie les lisières sud de Port-Saïd et les Salines. Des tirs provenant de la Marine s'égarent également sur des unités du Groupement est, provoquant la mort du sergent Hatala de la 2^e compagnie et blessant deux parachutistes. Dans le même temps, les LSD *La Rance*, *La Foudre*, *l'Odet*, et la *Laïta* amorcent le transborde-



L'insigne du 2^e RPC adopté au retour d'Egypte et rappelant la filiation SAS (devise « Qui ose gagne » et ailes égyptiennes) par la volonté du lieutenant-colonel Chateau-Jobert. Homologué en août 1956, fabrication Augis.

Le capitaine Lebeurrier, chef du Commando (à gauche) et son adjoint, le lieutenant Hubert (à droite en bérét) en compagnie de quelques cadres et hommes du Commando du 2^e RPC à Port-Fouad. (Photo Hubert)

ment des troupes sur les LCT. Prématûrement mis à l'eau trop loin du rivage par *La Rance*, les camions amphibiens DUKW transportant des parachutistes du 1^{er} REP (CA et 4^e compagnie) tombent en panne de moteur, victimes de la force du clapot. Plusieurs sombrent entraînant la mort d'un sergent du Génie. Malgré ce raté, LCVP et LVT chargés de légionnaires paras et de commandos marine (Commando Hubert) atteignent les plages de Port-Fouad sans encombre dès 7h25 pour rejoindre les parachutistes du 2^e RPC. Les bérrets verts du REP entreprennent sans transition le nettoyage de la ville sans réelle opposition. Ils découvrent d'innombrables carcasses de véhicules calcinés qui encombrent le quai d'embarquement et attestent de la redoutable efficacité de l'aviation. Débarquent ensuite les AMX-13 du 21^e RIC et une partie des pièces de 105 rapidement mises en batterie au Casino. Vers 8h, le PC du Groupe Est installé jusqu'alors



Prisonniers égyptiens participant à l'aménagement des positions de l'Escadron aux Salines (Coll. Marcel Béhar).

aux Salines se déplace jusqu'à la caserne de Police tandis que le lieutenant-colonel Fossey-François rencontre le lieutenant-colonel Brothier puis le général Massu venu le féliciter. A Port-Saïd, après un bombardement en règle dont témoignent les colonnes de fumée qui recouvrent la ville, les Marines (40 et 42 Commando) et les chars du 6th Royal

Tank ont pu débarquer sans encombre et progressent prudemment sous les balles des snipers égyptiens. Le déploiement britannique se poursuit par des héliportages successifs du 45 Commando qui achève de nettoyer le centre-ville et par la reprise plus à l'ouest de l'avancée des parachutistes du 3rd Para. Du côté du Groupe Ouest, des éléments



Les chars Centurions du Royal Tank Regiment franchissent le pont d'El Raswa tenu par les paras de la 1^{re} compagnie du 2^e RPC vers 12h40 le 6 novembre.



LE SAUT SUR PORT-FOUAD ET LE DÉBARQUEMENT DU 6 NOVEMBRE.

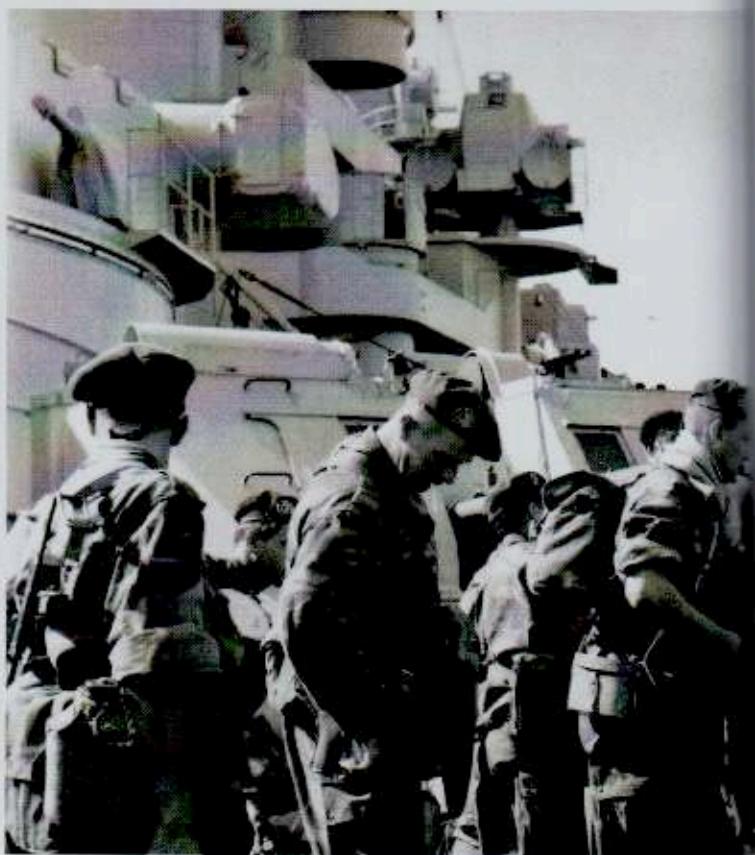


Sur cette photographie, on aperçoit au premier plan les bâtiments des Salines et à l'arrière plan la zone de saut du Groupement Fossey-François (Coll. Marcel Béhar).

des 1^e et 4^e compagnies du 2^e RPC poussent des reconnaissances vers le centre de Port-Saïd. L'aviation embarquée attaque des blindés égyptiens tapis derrière le dépôt de carburants où plusieurs réservoirs s'enflamme. Le contact est enfin établi vers 12h30 entre les chars centurions et les parachutistes du 2^e RPC au pont d'El Raswa qui opèrent la première jonction terrestre avec une intense satisfaction. La route est ouverte pour la Force A vers El Kantara et Le Caire.

Les bérrets verts du 1^{er} REP embarqués à bord de *La Foudre* sont en route pour l'Egypte.
(Photo Képi Blanc)

Les parachutistes de la 3^e compagnie du 1^{er} REP débarquent sur les plages de Port-Fouad, au matin du 6 novembre. (Photo ECPAD)



DERNIERS REBONDISSEMENTS

Vers 10h, le général Beaufre venant de Port-Saïd arrive à Port-Fouad. Il souhaite accélérer le mouvement des troupes en direction du Sud, sur El Kantara. Le 1^{er} REP doit se regrouper dans les plus brefs délais au ferry-boat afin d'être transbordé sur la rive ouest où les combats se poursuivent, notamment devant l'Amirauté. Son Escadron de chars AMX 13 l'y attend déjà, tout juste dé-



Citation à l'ordre de l'Armée obtenue par le lieutenant Hubert pour son action au sein du Commando du 2^e RPC lors des combats de Port Fouad.



barqué de *La Rance*. Le général Massu qui a installé son PC léger à l'usine des eaux organise sa colonne en vue d'un démarrage aux premières lueurs du 7 novembre, britanniques en tête. L'avant-garde a déjà poussé jusqu'au kilomètre 15, et atteint Ras El Ish à 18h. Sur l'aérodrome de Tymbou, le 3^e RPC a été placé en alerte aéroportée, prêt à sauter sur El Kantara dès le lendemain matin. Le 1^{er} RCP, toujours au camp X, se tient lui aussi à disposition pour sauter sur Ismaïlia si nécessaire. Avant de regagner le Gustave Zédé pour la nuit, le général Beaufre lance au général Massu que rendez-vous est pris demain à El Kantara. Il est encore confiant et persuadé que, suite au succès de la phase initiale de l'opération, les Alliés peuvent atteindre Ismaïlia dès le lendemain soir. Il rédige aussitôt un ordre du jour élogieux qui s'achève en ces mots au sens bientôt dérisoire : « C'est avec une légitime fierté que vous entrez pavillons hauts à Port-Saïd ayant su imposer à vos adversaires le respect de la France ». Il est 19h lorsque le général Beaufre monte à bord du navire de commandement, il ignore encore qu'un ordre de cessez-le-feu est arrivé de Londres peu auparavant. Face à la désapprobation des Nations Unies, à la pression de l'ultimatum soviétique adressé dans la nuit du 5 au 6 novembre et au chantage des Etats-Unis qui conditionnent leur aide finan-

Port-Fouad, midi le 6 novembre.
Les généraux Beaufre et Massu en compagnie du lieutenant de vaisseau Dalle et du lieutenant-colonel Jeanpierre s'entre tiennent afin d'accélérer le passage des troupes venant de débarquer en direction de Port-Saïd (Coll. Marc Domarchi).



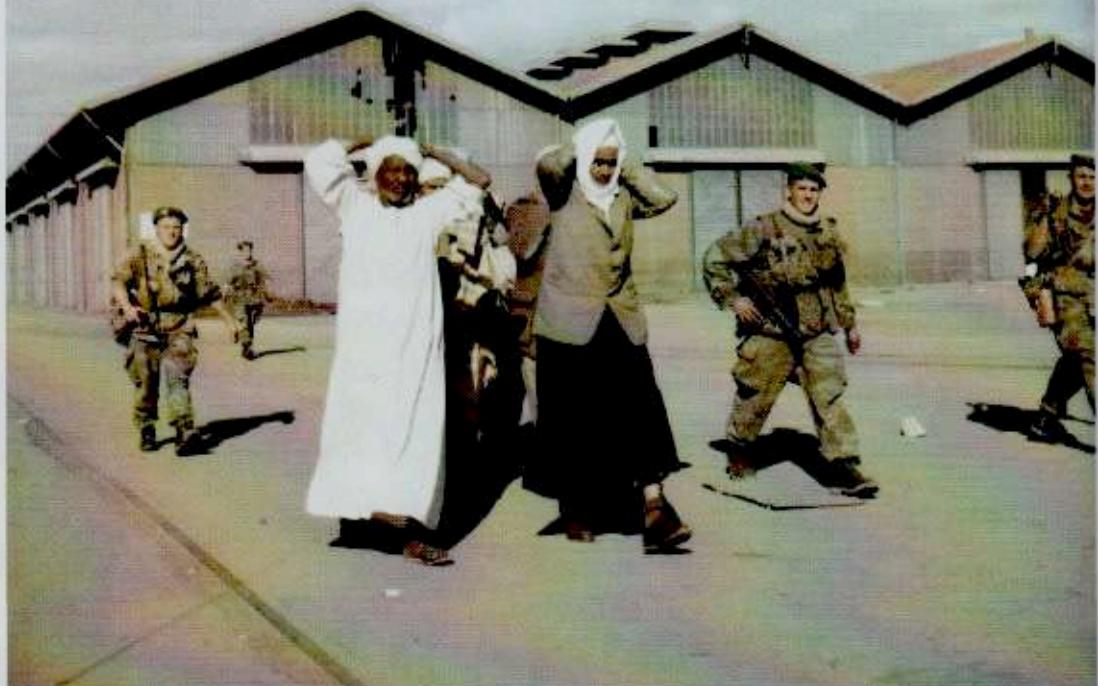
Les légionnaires parachutistes du 1^{er} REP prennent pieds sur la plage « Rouge » de Port-Fouad sans réelle opposition. Dans peu de temps, la jonction sera effectuée avec le 2^{er} RPC. (Photo ECPAD)



Port-Fouad, 10h le 6 novembre. Le lieutenant-colonel Brothier (en casque et lunettes) commandant le 1^{er} REP vient d'entrer en contact avec le lieutenant-colonel Fossey-François (au centre en bérét) commandant le Groupement Est du 2^{er} RPC. (Photo Képi Blanc).



Les hommes du 1^{er} REP rassemblent des suspects égyptiens. (Photo ECPAD)



Ce parachutiste du 2^e RPC photographié au matin du 5 novembre est prêt pour le saut sur Port-Fouad. Il a placé son FM 24/29 dans sa gaine et sa musette TAP est fixée sous son vêtement. (Photo Bruschi)

cière (afin de sauver le cours de la Livre qui s'effondre) à un retrait immédiat, le Premier Ministre britannique Anthony Eden cède malgré les supplica-

tions de Guy Mollet qui tente de gagner du temps. Le cessez-le-feu a été décidé pour 2h du matin, heure locale. Après de multiples tergiversations entre le général Massu et le Brigadier Butler, s'engage alors une course contre la montre

pour que les éléments de tête puissent atteindre malgré tout El Kantara avant l'heure fatidique. L'objectif est de garantir une position de force en cas de reprise des hostilités voire lors de l'ouverture de négociations. Mais les chars Centurions



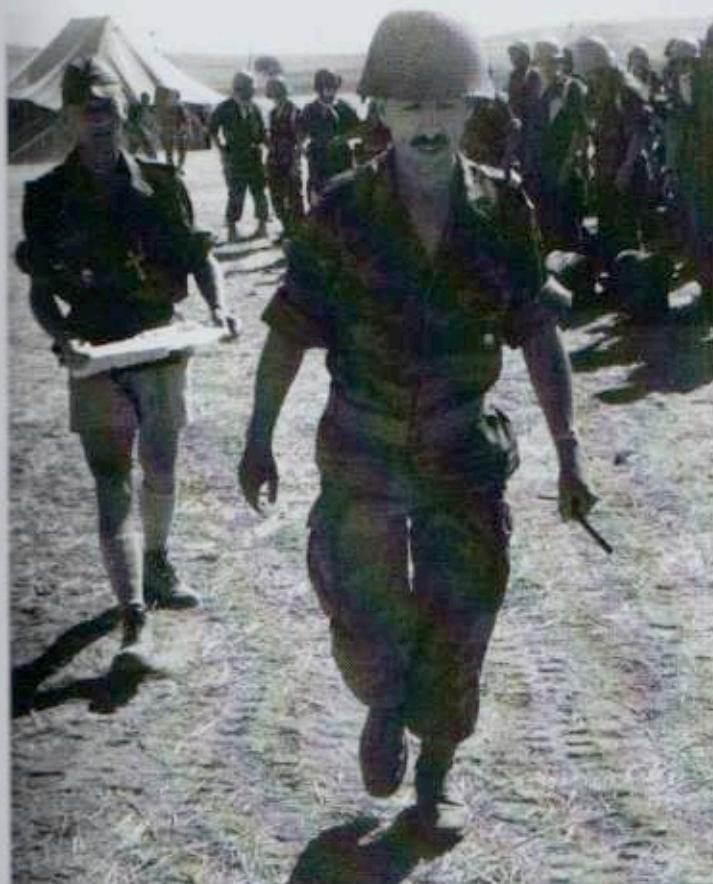
Les LVT « Alligator » du 1^{er} REP regroupé à Port-Fouad après le débarquement du 6 novembre. (Photo ECPAD)





Autour d'un diplôme de bonne conduite attribué à un appelé parachutiste du 2^e RPC à l'issu de son temps de service on retrouve un bérét amarante orné du bras armé ailé commun à cette époque à tous les parachutistes, une casquette Bigeard précoce et divers insignes portés par les paras « 2 ».

Le sergent Grau de l'Escadron du 2^e RPC qui a sauté le 5 novembre avec le Groupement Fossey-François se fait tirer le portrait sur la plage de Port-Fouad. (Photo Bruschi).



Le capitaine Allaire du 3^e RPC vient d'achever au camp X la revue de ses hommes en vue du saut sur El Kantara. Derrière lui, le père Chevalier, aumônier parachutiste du régiment. (Photo Allaire)



Ce parachutiste du 3^e RPC ajuste son parachute ventral. L'espoir d'être engagé prochainement redonne moral aux « Bigeard Boys ». (Photo Allaire)

PORTRAIT

LIEUTENANT-COLONEL FOSSEY-FRANÇOIS

Albert Fossey est né en 1909. Engagé par devancement d'appel en 1928, il entre en 1930, aux Editions Montaigne à Paris dont il devient directeur commercial en 1934. Membre du Parti socialiste SFIO, il est président du comité du Front populaire d'Orsay (Seine-et-Oise). En 1937, il devient directeur commercial aux Presses universitaires de France (PUF). Il est mobilisé en 1939, et combat dans la Somme puis jusque dans la Vienne du 10 mai au 25 juin 1940. Démobilisé le 25 juillet 1940 il retourne à la vie civile puis entre au mouvement Libération-sud en novembre 1941 et devient agent de liaison. Il cache les réfractaires au STO et met sur pied l'embryon de plusieurs maquis. Fin 1943, après l'arrestation du commandant Marcel, Albert Fossey lui succède à la tête des maquis des MUR de la Creuse avec lesquels il multiplie les actions de sabotages. Il est nommé début 1944 chef des FFI de la Creuse avec le grade de commandant. Durant l'été 1944, il participe activement à la libération de Guéret et mène des actions de guérilla dans tout le département. Le lieutenant-colonel FFI Fossey, alias "François", forme alors la 2e Brigade FFI de la 12e Région militaire. Il participe ensuite aux combats de la poche de Royan sur le front Atlantique. Muté en Afrique du

Nord pour rétablir l'ordre dans le Constantinois en mai 1945, il est intégré dans l'armée d'active avec le grade de chef de bataillon. Il séjourne ensuite en Algérie puis en Tunisie. Breveté parachutiste, il sert de 1947 à 1951 en Indochine à la tête du 3ème bataillon 1er RCP (III/1 RCP). De retour en Algérie, il est commandant du secteur de Palestro du 1er décembre 1955 au 1er mai 1956. Nommé lieutenant-colonel en janvier 1956, il rejoint le 2e RPC comme commandant en second et saute à Port-Fouad à la tête du Groupe est. Il succède au colonel Chateau-Jobert à la tête du 2e RPC en février 1957 et participe avec la 10e DP à la Bataille d'Alger. Nommé commandant du Groupement d'Instruction des parachutistes coloniaux à Bayonne en mai 1958, il trouve la mort lors d'un accident de saut le 16 septembre 1958 au cours d'un meeting international sur la base aérienne de Bordeaux-Mérignac. Compagnon de la Libération, Commandeur de la Légion d'Honneur il était titulaire de 11 citations.

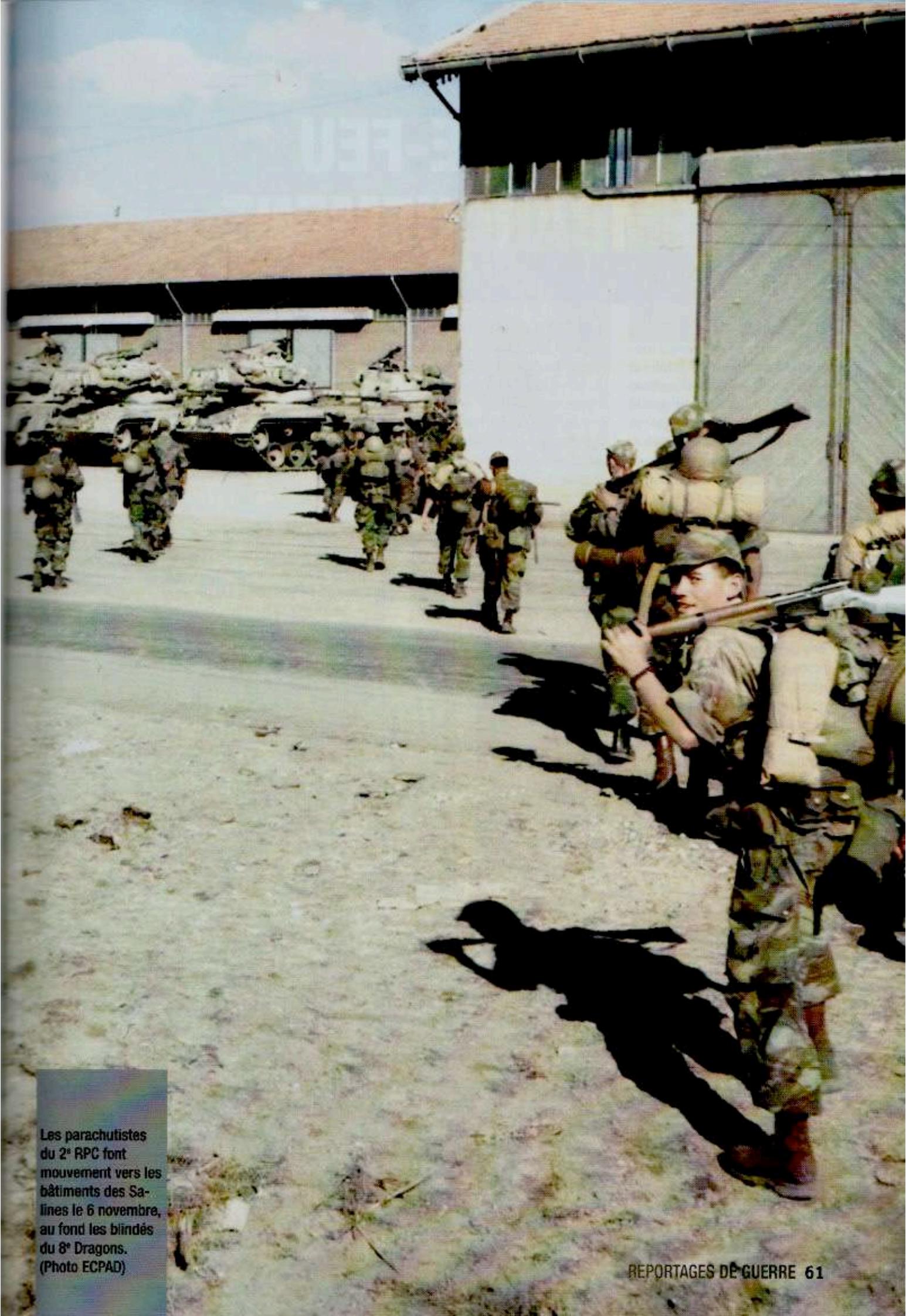


accompagnés des parachutistes du 11^e Choc qui réussissent l'exploit de parcourir 12 kilomètres en 45 minutes dans l'obscurité ne dépasseront pas le km 38, échouant à 6 kilomètres de leur but. ■

Le capitaine Allaire s'équipe le 6 novembre sur l'aérodrome de Tymbou dans l'espoir de sauter avec le 3^e RPC sur El Kantara. (Photo Allaire)

Le fanion du Commando du 2^e RPC.





Les parachutistes du 2^e RPC font mouvement vers les bâtiments des Salines le 6 novembre, au fond les blindés du 8^e Dragons.
(Photo ECPAD)

DU CESSEZ-LE-FEU AU REMBARQUEMENT

L'OCCUPATION

A la suite du cessez-le-feu inopiné du 6 novembre à minuit s'ouvre la phase d'occupation de la zone investie par le corps expéditionnaire qui se trouve singulièrement rétréci par rapport aux ambitions initiales – les opérations militaires n'ayant pu aller jusqu'à leur terme – et s'apparente à une simple « prise de gage » qui doit permettre d'obtenir un règlement international de la question du canal. Malgré tout, le 7 novembre, les généraux Stockwell et Beaufre, qui ont débarqué et installé leurs PC respectifs, décrètent l'autonomie de chacune des zones d'occupation. Les Britanniques se réservent le secteur englobant Port-Saïd, l'aérodrome de Gamil ainsi que les avant-

postes d'El-Cap et d'El Tina à l'ouest du canal. Les forces françaises (9 000 hommes au 12 novembre contre 30 000 prévus et 2 100 véhicules contre 9 000) héritent, pour leur part, de Port-Fouad, de la rive orientale du canal et d'une tête de pont de 15 km vers l'ouest allant du sud de Port-Saïd à Ras El Ish. Il s'agit désormais d'aller à la rencontre des populations pour désamorcer toutes velléités de résistance tout en s'efforçant de remettre en état les infrastructures détruites et d'assurer la réouverture du trafic maritime. Cette dernière tâche s'avère pour l'heure impossible dans la mesure où les Égyptiens ont délibérément coulé, au cours des combats, une grue flottante et 21 navires dans la

passe du canal, la rendant impraticable pour plusieurs mois. Les forces franco-britanniques n'en entreprennent pas moins de premières opérations de déblayage à l'aide de 20 navires, dont 6 de relevage de fort tonnage, afin de permettre le passage ultérieur des navires de renflouage. Une courte période d'incertitude commence, alors que le corps expéditionnaire pense s'installer pour de longs mois, une année peut-être... Le général Beaufre dispose au sein de la Force A, depuis la mi-août 1956, d'un 5^e Bureau chargé de l'action psychologique, du service social, des affaires civiles et de l'information. Port-Fouad n'est alors qu'un gros faubourg de 12 000 habitants - essentiellement issus de la bourgeoisie.

Le 1^{er} RCP défile derrière le lieutenant-colonel Mayer et le commandant Botella au camp X à Chypre pour le 11 novembre 1956. Les hommes se tiennent prêts à reprendre le combat dans la perspective d'une nouvelle opération. (Photo Brusch)





Les corps des militaires français morts au cours de l'opération sont enterrés à Port-Fouad dans un cimetière provisoire, le seul cimetière se trouvant à Port-Saïd, en zone britannique. (Coll. Pierre Leulliette)



Peu de temps après le 6 novembre, les parachutistes français et britanniques se côtoient dans les rues de Port-Saïd. Dans les premiers jours, les conditions de vie sont précaires, l'alimentation étant assurée uniquement par des rations de combat. (Coll. Marc Domarchi)

sie européenne et du secteur ouvrier le plus aisné - dont les Français quadrillent rapidement l'ensemble des quartiers, notamment commerçants, et organisent une municipalité semi-autonome avec le concours de trois notables locaux qui assurent le relais avec la population. Outre le maintien de l'ordre assuré grâce au renfort d'un peloton de police judiciaire, ainsi que d'un escadron prévôtal à partir du 19 novembre, la Force A doit pourvoir à la bonne marche des services publics comme aux besoins essentiels de la population égyptienne en eau et en vivres, ce qui ne manque pas de poser problème dans la mesure où les centres administratifs sont tous localisés dans la zone dévolue aux Britanniques à Port-Saïd et que la région du delta demeure contrôlée par Nasser. D'une manière générale, les Français ne rencontrent guère d'opposition dans leur zone d'occupation, tous les incidents étant étouffés dans l'oeuf. La présence de quatre contrôleurs civils issus des Affaires indigènes du Maroc, en renfort du personnel réduit du 5^e Bureau, joue très certainement un rôle important dans cette réussite. Il n'est pas possible d'en dire autant des Britanniques qui, à Port-Saïd, se heurtent dès le 8 novembre à une grève générale ainsi qu'aux formes variées de la guerre subversive. Auteur d'une étude précise sur le sujet, Philippe Masson signale ainsi : « Les murs de la ville se

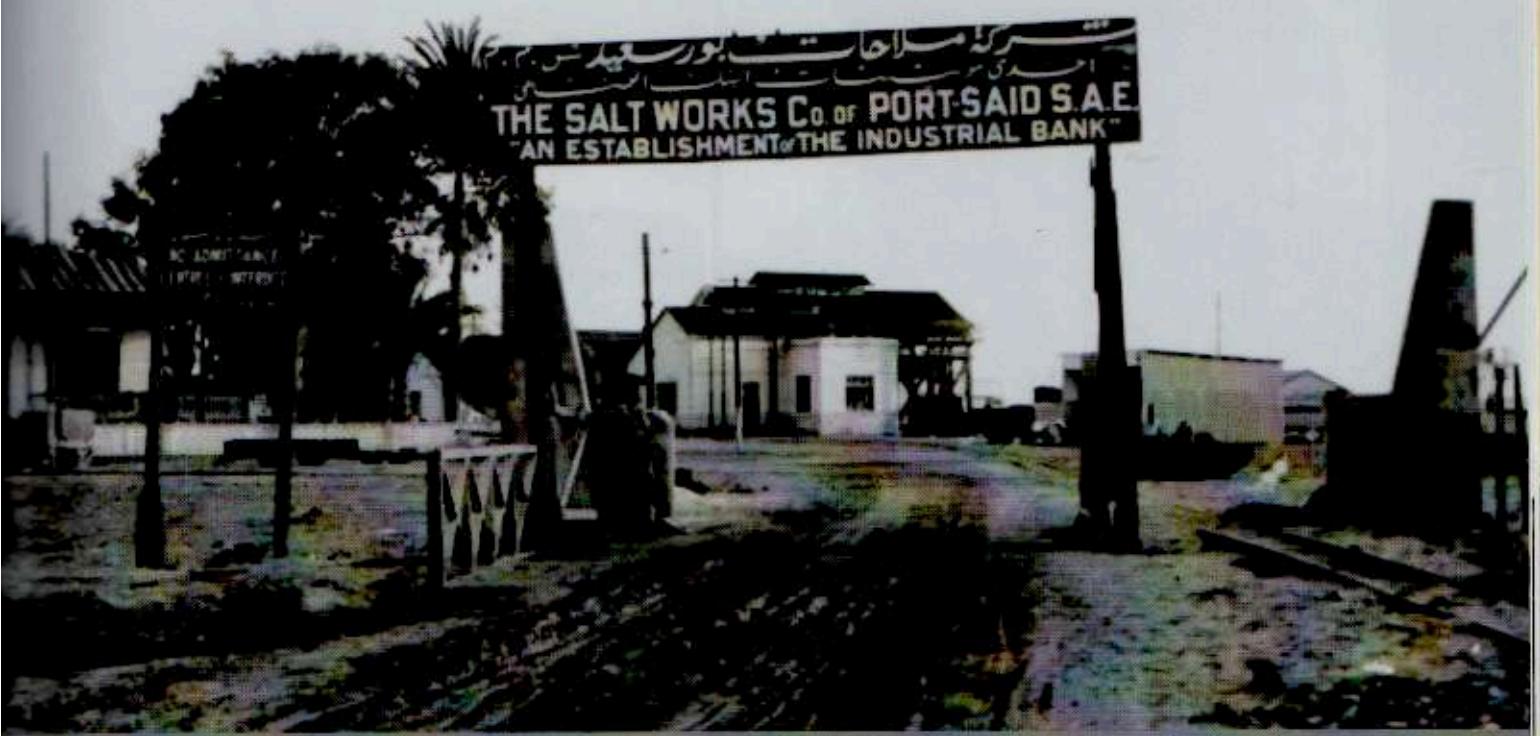


Coupure de 50 francs du Trésor français connue sous le nom de « billet de l'expédition de Suez ». Il s'agit en fait d'émissions à l'usage des troupes françaises d'occupation en Allemagne et en Autriche reconvertis avec une surcharge pour cacher la mention « territoires occupés » et l'ajout de la mention « Forces françaises en Méditerranée orientale ». Ces billets sont utilisés au foyer du Camp X à Chypre. (Coll. Part.)

couvrent alors de graffitis, de portraits de Nasser ; des tracts sont répandus en abondance... L'ère des attentats et des attaques de harcèlement commence... Les Anglais dépassés par une forme de guerre nouvelle pour eux, victimes de méthodes archaïques, avaient été incapables de s'imposer et de maintenir l'ordre... » Coupables sans doute de maladresses, les Britanniques ont surtout sous-estimé les difficultés qu'engendrerait nécessairement l'occupation d'une grande ville typiquement méditerranéenne comme Port-Saïd (plus de 130 000 habitants) avec la présence d'un prolétariat important et d'une véritable pègre. D'autant que les Anglais demeurent fidèles à leur politique traditionnelle d'administration indirecte, l'ensemble des pouvoirs administratifs étant délégués à des responsables locaux, notamment le gouverneur égyptien de la

À Chypre, mi-novembre 1956, paras anglais et français tuent le temps entre entraînement au tir, footing, marche commando et travaux de terrassement en prévision de la saison des pluies. A droite, le lieutenant-colonel Bigeard, chef de corps du 3^e RPC, victime d'une grave blessure en Algérie, vient de rejoindre ses hommes. (Photo Bruschi)

ville réinstallé aussitôt dans ses fonctions et le chef de la police politique. Aussi les troupes britanniques se contentent-elles bientôt de contrôler les abords des quartiers indigènes, sans jamais y pénétrer, le champ d'action de la garde anglaise se limitant à un périmètre longeant le canal et la plage. Ces précautions n'empêchent pas les incidents de se multiplier : le 10 décembre une patrouille tombe dans une embuscade et le lendemain un officier britannique, le lieu-



Les Salines de Port-Fouad où la compagnie d'appui du 2^e RPC établit ses cantonnements. Les hommes sont alors dans l'incertitude et ne savent pas si leur présence est appelée à durer ou si la reprise des combats est pour bientôt. (Coll. Marcel Béhar)

Le « Petit train des Salines », distraction des hommes de la CA du 2^e RPC au repos. Les salines de Port-Fouad sont très étendues et se composent de nombreux et vastes marais salants contenant de l'eau de mer de densité variable. (Coll. Marcel Béhar)



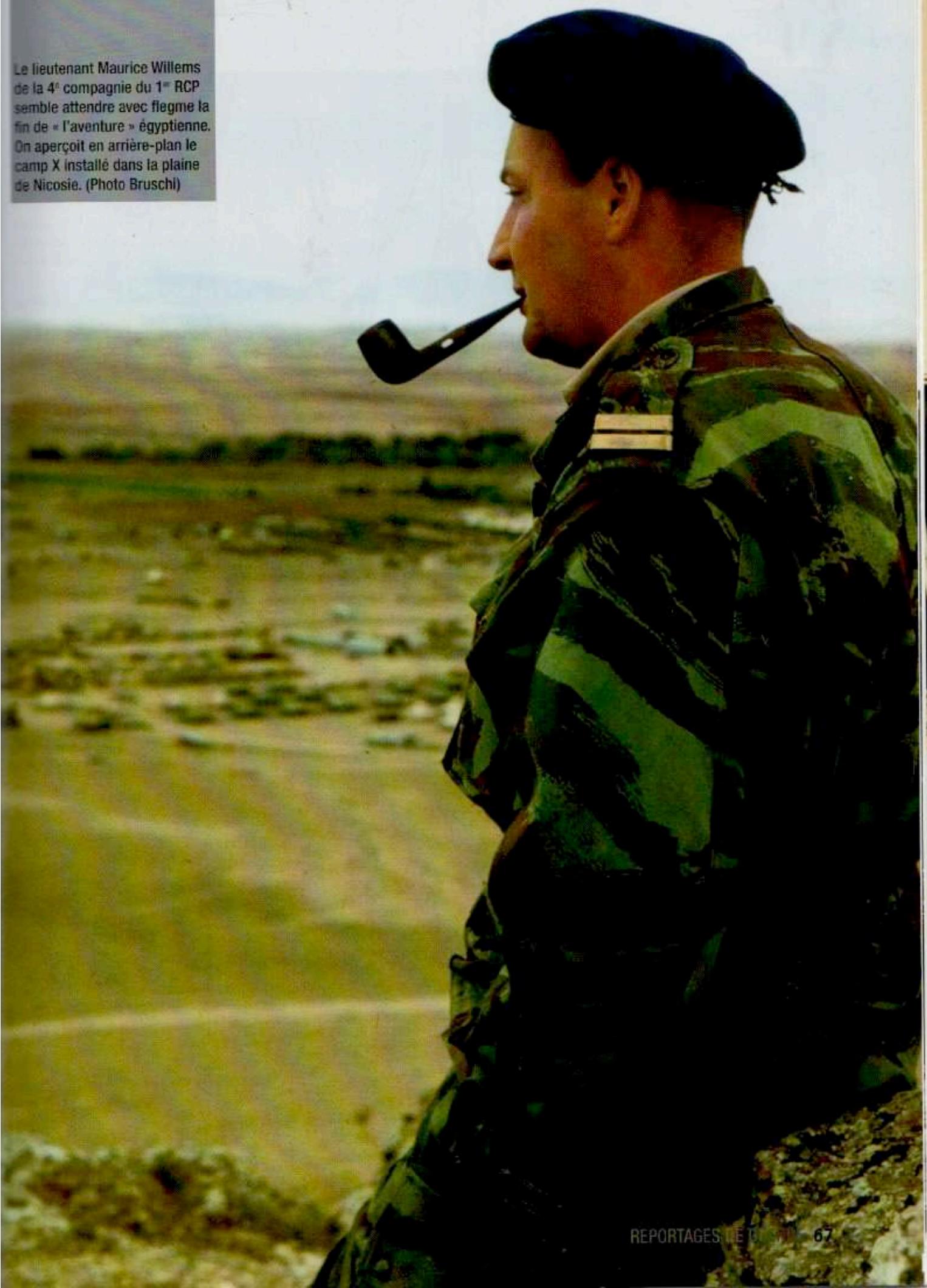


Fossey-François défilant à la tête de ses hommes à Port-Fouad pour le 11 novembre 1956. Au même moment est mis au point le plan « Verdict » dans lequel le 2^e RPC doit progresser en direction d'Ismalîa sur la rive ouest du canal afin d'occuper ce dernier en totalité. (Coll. 2^e RPIMa/Réunion)



Un prisonnier de guerre... ramené par l'aspirant de Saint-Phalle de la compagnie d'appui du 2^e RPC ! Il n'est pas rare en effet que l'armée égyptienne utilise des caravanes de chameaux pour convoyer des armes légères. (Coll. Marcel Béhar)

Le lieutenant Maurice Willems de la 4^e compagnie du 1^{er} RCP semble attendre avec flegme la fin de « l'aventure » égyptienne. On aperçoit en arrière-plan le camp X installé dans la plaine de Nicosie. (Photo Bruschi)





Une équipe des Nations Unies dirigée par le général américain Wheeler est dépêchée peu de temps après le cessez-le-feu afin de s'occuper du déblaiement de l'ensemble des épaves qui obstruent l'entrée du canal. Contrairement aux prévisions les plus pessimistes, les travaux ne dureront que trois mois et demi. (UN Photos)

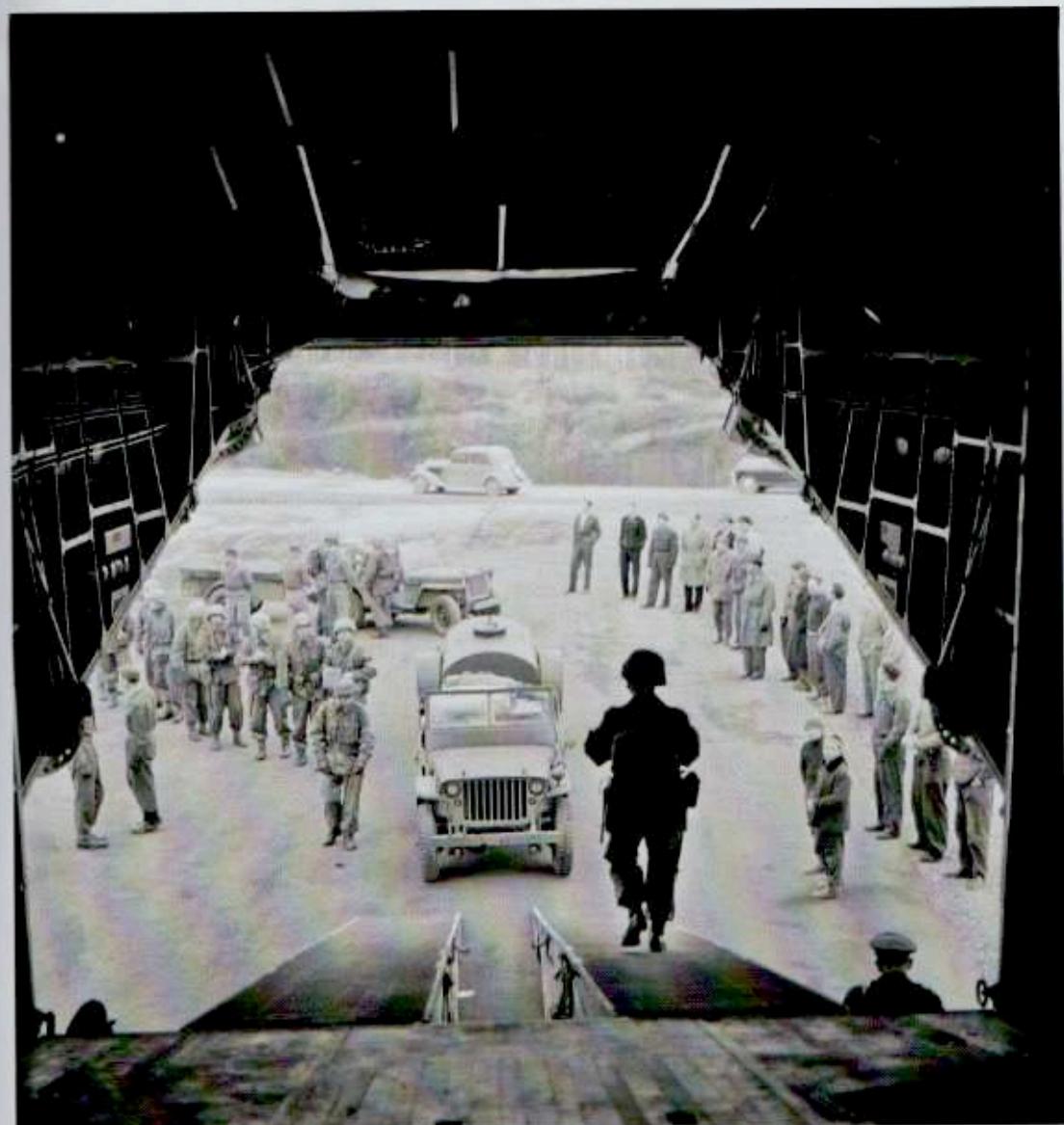
Ces parachutistes issus de l'ERA coiffés du bérét rouge sont chargés d'assurer la protection du général Gilles au camp X. (Photo Bruschi)



tenant Moorhouse, est enlevé. Dans le même temps, dès le 9 novembre, le commandement allié étudie la possibilité d'une reprise des opérations en mettant au point un plan baptisé « Verdict ». Celui-ci viserait Ismaïlia et Abu Sweir après une nouvelle phase de bombardement des aérodromes égyptiens de 24 à 36 heures suivie de la capture d'une base de départ à El Kantara. A Chypre comme à Port-Fouad, les unités de la 10^e DP recommencent à s'entraîner et se tiennent prêtes à reprendre le combat. A partir du 17 novembre, cette hypothèse offensive est étudiée parallèlement à celle d'un plan de rembarquement,



Soldats britanniques montant la garde sur une jetée du port de Port-Saïd. Alors que les incidents se multiplient dans la ville, les Anglais renoncent progressivement à intervenir. À la veille de l'évacuation, ils ne tiennent plus qu'une étroite bande côtière, le long du canal et de la plage. (UN Photos)



Les Danois sont partis six jours plus tôt depuis l'aérodrome de Fornebu, près d'Oslo. En outre, un avion, mis à la disposition du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) par la Croix-Rouge danoise, achemine au Caire, le 20 novembre, trois tonnes de médicaments et de matériel de pansement destinés à la population de Port-Saïd. (UN Photos)



imposé par l'ONU, dont le caractère inéluctable apparaît un peu plus chaque jour, notamment le 21, date à laquelle le premier contingent d'une force d'interposition de l'ONU arrive sur place...

LA RELÈVE DES FORCES DE L'ONU ET LE REMBARQUEMENT

En réalité, l'idée de mettre en place une telle force remonte à la fin du mois précédent.

À l'aéroport de Capodichino, près de Naples, le général E.L.M. Burns, commandant de la FUNU, inspecte le premier contingent danois qui s'apprête à partir pour l'Égypte, le 19 novembre 1956. (UN Photos)

Dès le 30 octobre en effet, moins de douze heures après l'attaque israélienne, les États-Unis, furieux d'avoir été tenus à l'écart de l'affaire de Suez, ont décidé de porter celle-ci devant le Conseil de sécurité de l'ONU. L'ambassadeur américain aux Nations-Unies,

Henry Cabot Lodge, demande alors l'arrêt immédiat des hostilités et le retrait des Israéliens derrière la ligne d'armistice. Puis, aussitôt connu le texte de l'ultimatum franco-britannique, une résolution interdisant « toute utilisation de la force au Moyen-Orient » est

Échange de prisonniers entre les franco-britanniques et les Égyptiens, à El Cap, dans la zone tampon, sous le contrôle des troupes indiennes de la Force d'urgence des Nations Unies, le 21 décembre 1956. (UN Photos)



Un char AMX-13 français quittant la cérémonie des couleurs à Port-Fouad, le 22 décembre 1956. Ils s'apprêtent à gagner le môle central pour embarquer sur un LST. (UN Photos)





Deux membres suédois de la FUNU photographiés à leur arrivée à Abu Sueir, principal camp de transit près d'Ismailia, le 1^{er} décembre 1956. (UN Photos)

Les membres du contingent norvégien à Port-Saïd, s'adressent à un groupe d'Égyptiens lors d'une patrouille dans les rues de la ville, le 1^{er} décembre 1956. Trop heureux de se libérer d'une situation délicate, les Britanniques cèdent progressivement leur territoire aux forces de l'ONU. (UN Photos)



introduite et approuvée par 7 voix contre 2, la France et la Grande-Bretagne usant de leur veto. En outre, les États-Unis n'hésitent pas à utiliser le chantage de la rupture de l'Alliance atlantique, mais aussi à spéculer contre la Livre sterling et à contrôler les approvisionnements en pétrole, pour inviter leurs alliés à respecter les décisions des Nations Unies. Il faut toute la force de persuasion du ministre français des Affaires étrangères, Christian Pineau, pour ranimer la volonté défaillante des Britanniques et notamment d'Anthony Eden, au bord de l'effondrement nerveux. Dans le même temps, le ministre canadien des Affaires étrangères, Lester B. Pearson, propose une porte de sortie à la crise en émettant l'idée d'une force de l'ONU, dite force d'urgence (FUNU), destinée à occuper le canal et à séparer les belligérants. Cette force de police serait, au moins initialement, composée de contingents britanniques et français assistés de troupes fournies par d'autres États membres. Le major-général canadien Burns, alors chef de l'état-major des Nations Unies chargé de la surveillance de la trêve (ONUST) à Jérusalem, en prendrait la tête, assisté d'un état-major d'officiers choisis parmi les membres des commissions de contrôle d'armistice de tous les pays, à l'exception des membres permanents. Le Canada, la Norvège et la Colombie proposent de fournir des troupes tandis que l'Égypte se montre d'accord sur le principe. Dans la nuit du 2 au 3 novembre, Paris et Londres font savoir qu'ils acceptent un « cessez-le-feu » si une telle force est constituée mais souhaitent y être associés. Les Américains se montrent plus réservés et estiment que le projet canadien risque de s'avérer long à mettre en place tandis qu'ils s'opposent



Cérémonie de passation de pouvoir à Port-Fouad entre les forces françaises et la FUNU, le 22 décembre 1956. Un grand carré est formé près des docks tandis que le drapeau de l'ONU a été hissé au centre de la place, en présence du général Beaufre et de l'amiral Lancelot. (UN Photos)

à y incorporer des contingents franco-britanniques. Israël, de son côté, cherche à gagner du temps et dit n'accepter le cessez-le-feu que « sous conditions », entraînant du même coup le déclenchement de l'intervention aéroportée franco-britannique mais sur un mode « mineur » et limité aux villes portuaires situées au débouché méditerranéen du

canal. Pour autant, à l'issue du cessez-le-feu du 6 novembre à minuit, l'idée d'une force d'interposition de l'ONU est reprise mais non plus comme un instrument de règlement à long terme. Il s'agit désormais de « surveiller et d'assurer le cessez-le-feu » tout en relevant sans la moindre compensation les forces franco-britanniques qui, à partir du 3 décembre,

se préparent à réembarquer. Londres et Paris ont définitivement cédé face à la pression conjointe des États-Unis et de l'ONU tandis que les premiers contingents fournis par le Canada, la Norvège, le Danemark, la Colombie, la Suède et l'Inde embarquent à Naples sur des avions des forces aériennes canadiennes, de la Swissair et de l'US Air Force. Seuls les You-

Port de Limassol le 23 décembre 1956. Les hommes du 1^{er} RCP s'apprêtent à embarquer sur l'Athos II et le Claude Bernard afin de regagner l'Algérie. (Photo Bruschi)



DU CESSEZ-LE-FEU AU REMBARQUEMENT

LA FORCE A (GÉNÉRAL DE DIVISION BEAUFRE)

Éléments de commandement et organiques de Corps d'Armée	7 ^e Division Mécanique Rapide	10 ^e Division Parachutiste
Etat Major	2 ^e Dragons	1 ^{er} RCP
Escadron prévôtal de marche	RCCC	2 ^e RPC
Peloton d'hélicoptères légers	21 ^e RIC	3 ^e RPC
Compagnie de Quartier Général 100	3 ^e RCA	1 ^{er} REP (renforcé de 17 chars AMX 13 et de 17 LVT Alligator)
PC d'Opérations aéroportées	Un groupe de FTA à 4 batteries	20 ^e GAP
2 ^e Bataillon de télégraphistes coloniaux	2 compagnies de transport	60 ^e CGAP
23 ^e RIC	1 groupement d'aviation légère à 12 appareils	60 ^e CT
2/4 ^e RIC	1 groupe d'artillerie	60 ^e CGG
8 ^e RD		405 ^e CM
4/32 ^e RA		
1/404 ^e RAA		
1/423 ^e RAA		
13 ^e BG		
211 ^e compagnie d'équipage de pont M4		
Compagnie du génie de plage		
Groupe de Transport 522		



goslaves ont prévu d'arriver à bord de leurs propres navires tandis que les équipements et divers stocks alimentaires sont convoyés par mer, notamment sur le porte-avions canadien HMCS *Magnificent*. Les troupes du général Burns portent pour la première fois des brassards bleus et des couvertures de casque bleues également, marquées aux lettres et aux insignes de l'ONU. Le 21 novembre, 700 hommes ont déjà débarqué sur le territoire égyptien, l'ONU se réservant le droit de fixer la durée de leur séjour et décidant qu'un contingent surveillerait les travaux de dégagement du canal.

L'évacuation des troupes franco-britanniques suscite par ailleurs un certain nombre de difficultés, les Anglais ne cachant plus leur désir de partir le plus vite possible et de transférer leurs responsabilités aux forces de l'ONU. L'état-major français manifeste de son côté un empressement beaucoup plus relatif et parvient à retarder les opérations (plan « Harridan ») dont l'achèvement est initialement fixé au 18 décembre. Le 8, Paris obtient que les dernières troupes – 2^e RPC, commandos Marine, 2 escadrons de chars et dernier échelon de commandement – quittent la zone le 22 décembre, après une ultime cérémonie des couleurs. Le retrait des forces israéliennes s'avère plus complexe encore, le gros des troupes de Dayan quittant les lieux le 22 janvier

La désillusion est grande parmi les soldats français à l'issue de l'expédition. Un officier s'exclame ainsi : « S'arrêter en plein élan... a été ressenti comme une humiliation : une rancœur qui n'est pas prête de s'éteindre contre l'ONU et certains alliés. » (Photo Bruschi)



Le retour du 2^e régiment de parachutistes coloniaux sur l'Athos II dans les derniers jours de décembre 1956. Les parachutistes passent Noël en mer, la messe de minuit étant célébrée à bord par le père Louis Delarue, aumônier de l'unité. (Coll. Pierre Leuliette)

1957, à l'exception des zones le long de Charm el-Cheikh et de la bande de Gaza. Ce n'est qu'à la suite d'apres négociations avec le général Burns que l'état-major de Tsahal accepte de se retirer de Charm el-Cheikh entre le 8 et le 12 mars, puis de la bande de Gaza dans

la nuit du 6 au 7 mars, la FUNU – qui rassemble alors plus de 6 000 militaires de 10 nations – prenant le relais afin de garantir la sécurité de l'État hébreu. Ce dernier obtient du même coup, pour plusieurs années, la neutralisation d'un foyer d'attaques meurtrières. Enfin,

les quelques troupes terrestres et aériennes françaises maintenues à Chypre après le 22 décembre ne quittent l'île qu'à la fin du mois de juin 1957, alors que canal de Suez a été rouvert à la circulation le 8 avril et que le calme semble revenu dans la région. ■



En février 1957, la FUNU est loin d'avoir achevé sa mission. Tout en continuant à opérer à proximité du canal de Suez, elle exerce également son activité dans la presqu'île du Sinaï en suivant le retrait progressif des forces israéliennes. (UN Photos)

ÉPILOGUE

Si le bilan humain des opérations militaires sur les bords du canal de Suez s'avère relativement léger (33 morts dont 11 français et 22 britanniques ainsi que 130 blessés pour les forces franco-britanniques, les pertes égyptiennes étant évaluées autour d'un millier, dont beaucoup de civils, victimes des bombardements), il en va autrement des conséquences diplomatiques qui sont considérables. Succès militaire indéniable sur le terrain, l'opération Mousquetaire est un échec politique retentissant pour la France et la Grande-Bretagne qui visaient à travers cette initiative conjointe le renversement de Nasser, coupable à leurs yeux d'affaiblir les positions britanniques au Proche-

Orient et de soutenir avec outrance le mouvement d'indépendance algérien. Le rapprochement de circonstance avec Israël va au final renforcer les liens de l'Egypte avec les pays arabes voisins et consolider le rôle dans son statut de champion du panarabisme. La réaction de l'URSS et des Etats-Unis consacre quant à elle la puissance du condominium qui entend désormais régir les relations internationales marquées du sceau de la guerre froide. De même, le spectre d'un nouveau conflit généralisé provoqué à nouveau par les Européens, pousse le président Eisenhower (qui vise une réélection prochaine) à réagir sans concession. Enfin, l'impact de cet « intermède égyptien » va

s'avérer majeur sur la poursuite de la guerre en Algérie, le prestige de la France est durablement atteint. Comme l'affirme le colonel Henri Le Mire : « *La preuve vient d'être fournie qu'il est possible de contraindre autrement que par la force des armes la France à se retirer d'une contrée qu'elle contrôle* ». Pour le FLN, le contexte s'avère dès lors extrêmement favorable alors même que l'ONU doit se prononcer début 1957 sur le problème algérien.

Après avoir passé un triste Noël en mer sur l'*Athos II*, les parachutistes du 2^e RPC débarquent dans le port d'Alger le 29 décembre 1956, laissant derrière eux leurs illusions. Sur le *Pasteur* qui transporte l'EM de la 10^e DP, nombreux sont

Les parachutistes de l'ERA posent pour la photo souvenir à Chypre. Dans les mains des enfants, les journaux confirmant le retrait prochain des troupes françaises.





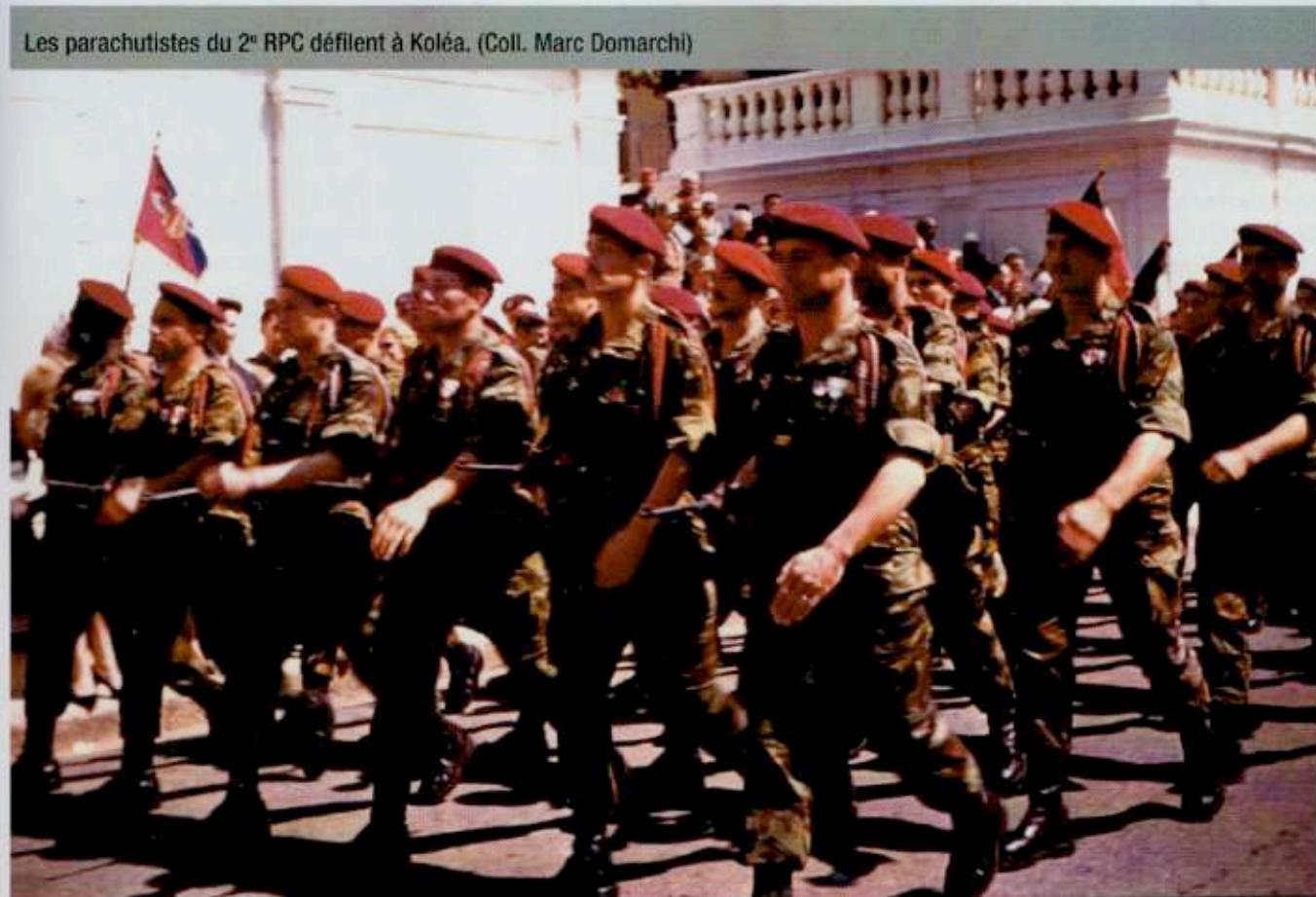
Camp X, les drapeaux britannique et français flottent dans un ciel d'orage. Oracle d'une défaite diplomatique marquée du sceau de la guerre froide. (Coll. Marc Domarchi)

les officiers parachutistes qui vivent cette nouvelle humiliation comme un écho douloureux au renoncement Indochi-

nois. Elle sera pour certains une étape déterminante qui pourra justifier certains choix futurs. Le régiment gagne alors Koléa

où il installe sa base arrière. La 10^e DP du général Massu doit reprendre ses missions de maintien de l'ordre et de des-

Les parachutistes du 2^e RPC défilent à Koléa. (Coll. Marc Domarchi)





truction des unités de l'ALN là où elle les avait temporairement abandonnées. Fidèle à la devise gravée au revers de son insigne : « Ne pas subir », le 2^e RPC, placé aux ordres du lieutenant-colonel Fossey-François, il entre sans transition dès le mois de janvier 1957 dans la bataille d'Alger. Basé à Hussein Dey, il participe à éradiquer le terrorisme de la Ville blanche jusqu'au mois de mai aux côtés de ses frères d'armes de la 10^e DP avant de reprendre ensuite le chemin des djebels. Devenu 2^e RPIMa fin 1958, le régiment sillonne inlassablement le pays d'une région à l'autre au titre des unités de réserve générale. Il enchaîne les opérations de l'Atlas Blidéen à la frontière marocaine, combats dont le point culminant sera le Plan Challe fin 1959 qui le mènera de la Kabylie aux Aurès en passant par l'Ouarsenis. En avril 1961, le 2^e RPIMa marche sur Constantine, mais le putsch des généraux tourne court et le régiment est intégré à la 2^e brigade de réserve générale après la dissolution de la 10^e DP. En juillet 1961, le 2^e RPIMa est engagé en Tunisie pour déga-

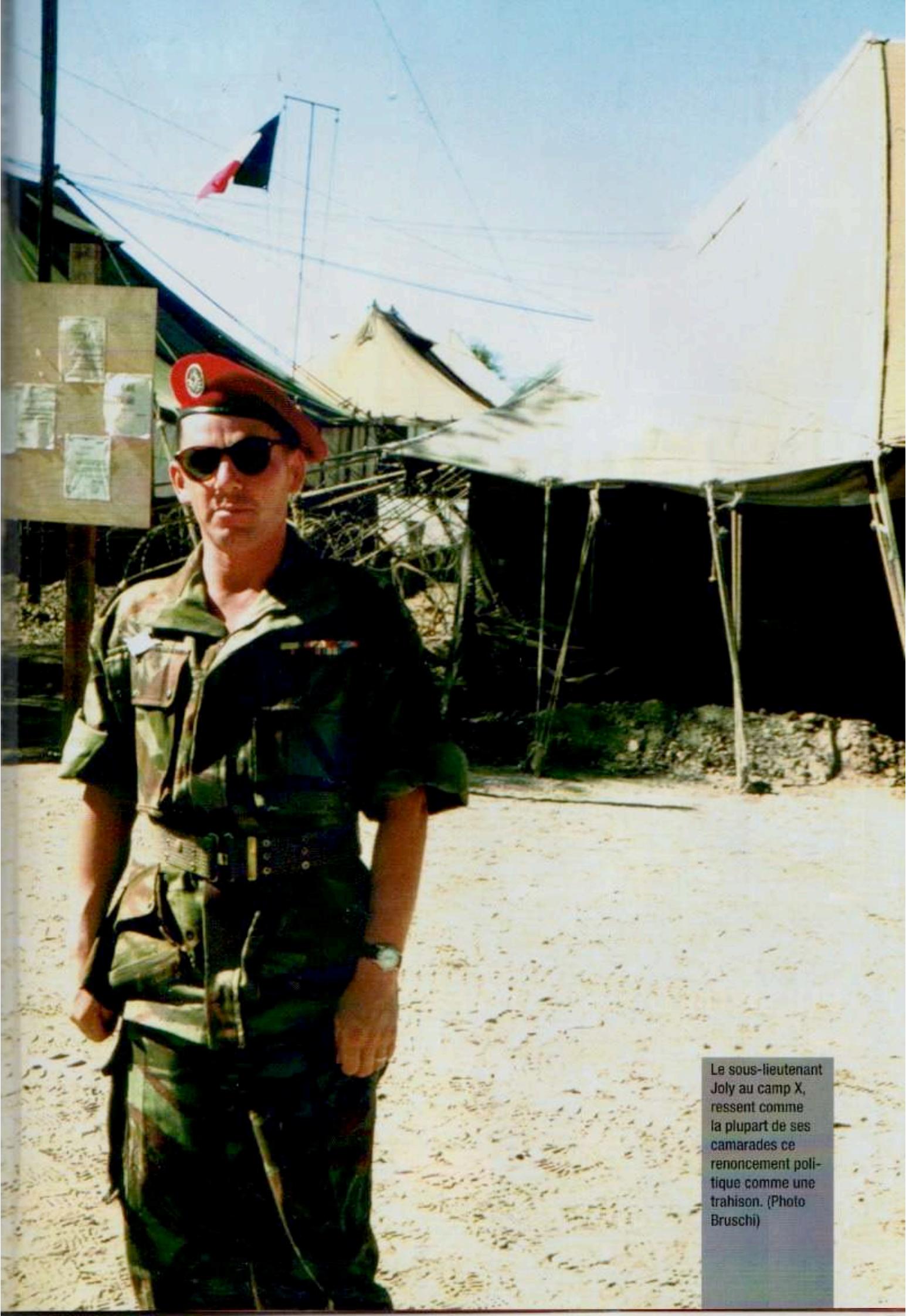


Le lieutenant-colonel Fossey-François vient de recevoir le drapeau du 2^e RPC confectionné en Egypte des mains du lieutenant-colonel Château-Jobert lors de la passation de commandement à Koléa en février 1957. (Photo Bruschi)

Jusqu'en 1957 le 2^e RPC n'a pas de drapeau régimentaire. Lors de l'expédition sur Suez, le colonel Château-Jobert décide d'en faire confectionner un en urgence afin de permettre à l'unité de défiler à Port-Fouad le 11 novembre 1956. Il s'adresse alors aux religieuses d'un couvent qui, ne pouvant broder un tel drapeau dans le peu de temps imparti, décident de le peindre. Ce drapeau provisoire est ainsi présenté par le régiment lors de la passation de la ville de Port-Fouad aux forces de l'ONU et au moment du rembarquement des troupes françaises d'Egypte. Il est aujourd'hui conservé par le musée des troupes aéroportées de Pau. (Collection Musée des parachutistes, Pau).

ger la base de Bizerte où il demeure jusqu'en octobre avant d'être ramené par mer sur Oran pour opérer à nouveau dans le Constantinois. Déployés sur la côte en mars 1962 au moment du cessez-le-feu, les parachutistes du « 2 » s'apprêtent à quitter l'Algérie désormais indépendante. Le 15 juin 1962, le 2^e RPIMa embarque à Bône à bord du porte-avions Lafayette pour rejoindre Marseille. Il rejoint ensuite Saint-Avold

où il est finalement dissous le 15 juillet 1962, clôturant ainsi une aventure algérienne débutée en octobre 1955. Ses pertes s'élèvent à 12 officiers, 33 sous-officiers et 183 parachutistes tombés sous les plis de son drapeau. En 1965, le 2^e RPIMa renait de ses cendres à Madagascar avant de rejoindre en 1973 l'île de la Réunion où il demeure encore aujourd'hui en garnison à la caserne Dupuis. ■



Le sous-lieutenant Joly au camp X, ressent comme la plupart de ses camarades ce renoncement politique comme une trahison. (Photo Bruschi)